

LE DOSSIER

Les samouraïs

Légende et réalité

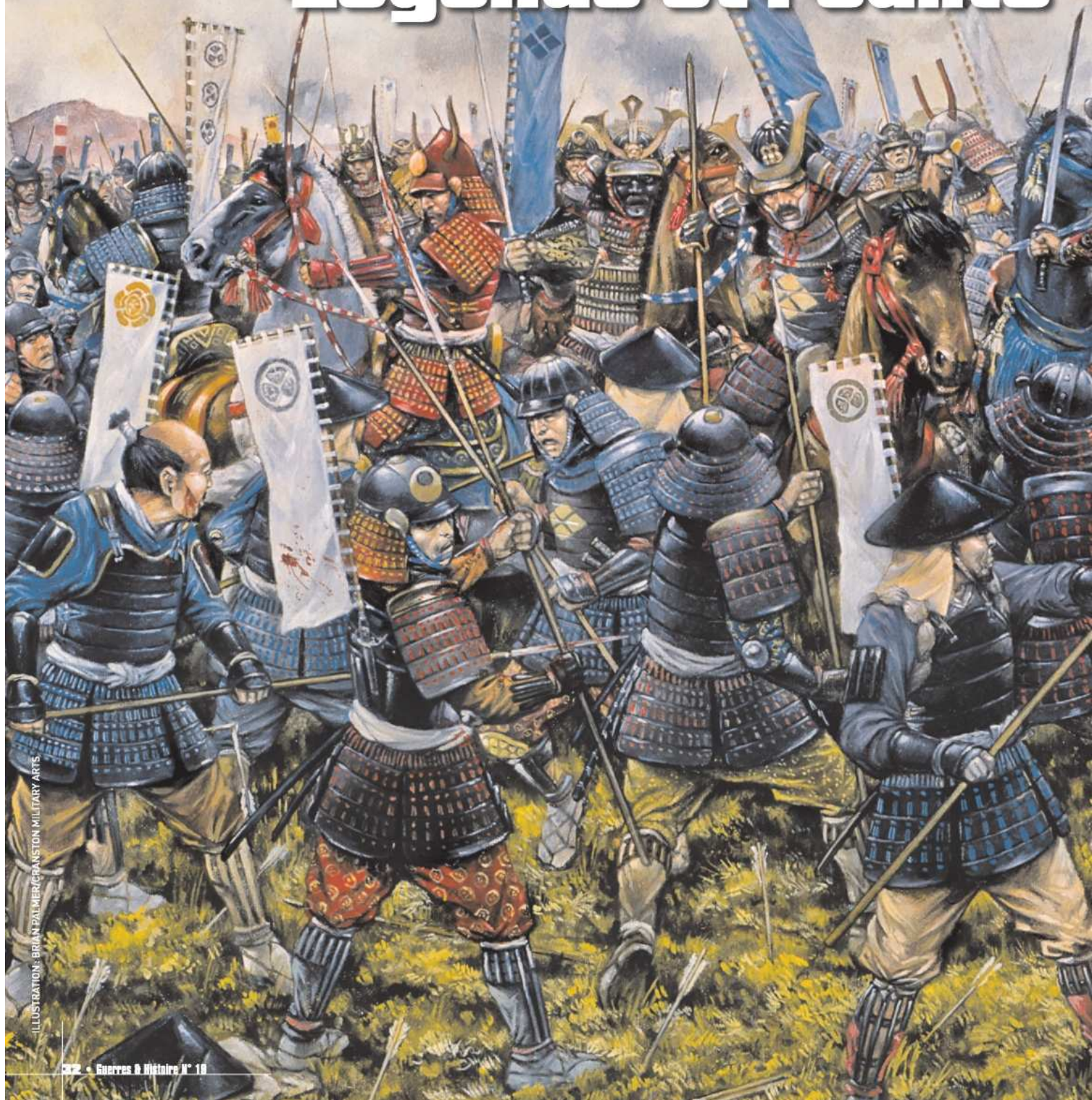


ILLUSTRATION: BRIAN PALMER/CRAIGSTON MILITARY ARTS

Ils ont dominé le Japon pendant un bon millénaire et restent pourtant bien méconnus en Occident. Hommes de guerre à l'origine, condamnés à la paix à leur apogée, ils ont rêvé eux-mêmes leur mythe et fini par y croire... La réalité ressuscitée par les historiens est bien différente.

d'une caste guerrière



Cette charge de samouraïs cuirassés rappelle furieusement celles des chevaliers occidentaux. Au Japon, la cavalerie lourde ne s'impose pourtant que brièvement pour le choc, au XVI^e siècle. Et elle est stoppée net en 1575, sur ce champ de bataille de Nagashino, par une nouveauté révolutionnaire : l'arquebuse (voir p. 46).

Sept siècles de domination guerrière

Par Julien Peltier

De l'avènement du shogunat en 1192 à l'abolition de la caste des samourais en 1877, l'élite militaire japonaise a présidé aux destinées du pays près de sept siècles. D'abord partagé avec l'empereur, puis incarné par les dynasties successives de shoguns, le pouvoir des samourais est devenu l'un des mythes fondateurs du Japon. Retour sur les jalons de leur ascension.

Le terme générique d'**Emishi** désigne les tribus autochtones du Nord-Est insoumises à l'autorité de la Cour. Leur origine, controversée, serait liée à l'une des premières vagues de peuplement venues du continent. Les Emishi sont traités en barbares, au sens hellénique du terme, parce qu'ils résistent à l'expansionnisme impérial. Mais nombre de transfuges s'intégreront ensuite aux institutions impériales.

Cette estampe de 1851 exalte la bravoure du samouraï Kusunoki : battu en 1348 à Shijonawate, il s'ouvre le ventre plutôt que de se rendre.

TROUPES D'ÉLITES ET FAUTEURS DE TROUBLES

660 av. J.-C.

C'est en cette année que

la légende situe la fondation de l'Empire japonais par le mythique Jimmu, descendant de la déesse Amaterasu, divinité solaire et créatrice de l'agriculture. En fait, Jimmu Tenno (ce second terme signifie « empereur ») incarne l'arrivée dans l'archipel nippon de cavaliers nomades venus d'Asie centrale. Ces vagues d'immigrants apportent avec elles d'importants traits socioculturels : une structure

clanique, la riziculture, la métallurgie du fer... S'installe ainsi dans la plaine du Yamato, au sud de la grande île de Honshu, un pouvoir centralisé dont la puissance déborde progressivement jusqu'à maîtriser tout le Sud de l'archipel pendant l'époque dite Yamato qui va de 250 à 710, période pendant laquelle le bouddhisme coréen s'implante (on date de 538 son introduction officielle).

701

L'empereur Mommu structure le Japon

à la façon chinoise à travers les codes de l'ère Taiho. Ces codes prévoient le découpage du pays en 66 provinces, ancêtres des actuelles préfectures. Ils établissent aussi la propriété impériale sur les rares terres arables, allouées de manière équitable à chaque foyer. L'application de ces dispositions théoriques se heurte d'emblée à des difficultés pratiques et se cantonne au Kansai, la plaine centrale environnant les capitales de Nara puis Heiankyo (à partir de 794, la future Kyoto ; voir carte p. 36). Sur le plan militaire, le modèle chinois est aussi en vogue. Mais les armées pléthoriques (un tiers des individus mâles) de paysans fantasmes conscrits, envoyées dans l'Est afin d'étendre le territoire impérial, ne font pas le poids face aux redoutables tribus du Nord-Est, les **Emishi**.

792

L'empereur Kammu suspend la conscription.

Le *kondeisei*, force de cavalerie levée en 733 et d'abord vouée à encadrer l'infanterie impériale surclassée, s'impose comme le principal outil militaire de la Cour. L'historien américain Karl Friday, de l'université de Géorgie, voit dans ces cadets de familles, majoritairement issus de la prospère plaine du Kanto, récemment conquise et favorable à l'élevage équestre, l'élite paraprofessionnelle

qui sert de matrice aux samourais (terme dérivé du verbe *saburau*, « servir »). En guerroyant contre les « barbares » qu'ils parviennent enfin à soumettre, les *kondei* développent l'archerie montée et adoptent la lame courbe. William Wayne Farris (voir entretien p. 40) valide cette filiation en observant une relative constance des effectifs de ces cavaliers jusqu'au XII^e siècle (quelques milliers), ce qui indique que la production agricole, durement frappée par des épidémies et catastrophes naturelles, n'a pas connu d'évolution notable et ne pouvait alors supporter l'entretien d'un plus grand nombre de ces coûteux combattants.

935-940

Le rebelle Taira no Masakado

se déclare empereur. Opérant depuis sa base du Kanto, il contribue à y structurer les maisons guerrières en quête d'émancipation. Fait rarissime en dehors des cabales au sein de la famille impériale, le soulèvement de Masakado, suivi de sa répression par un groupe rival, montre le quasi-monopole sur l'usage de la force dont disposent désormais les samourais. L'épisode cristallise en outre leur frustration à l'égard du pouvoir des aristocrates civils, qui emploient les guerriers à défendre leurs riches et lointains domaines mais leur refusent toute influence politique. Avec la pacification des derniers Emishi au siècle précédent, l'adversaire n'est bien souvent qu'un autre *bushidan*, ces proto-clans louant leurs épées au plus offrant ou se livrant au brigandage. Une « conscience de classe » se fait jour, illustrée par la « Voie de l'arc et du cheval », système de valeurs d'abord transmis oralement qui deviendra le creuset du *bushido*, le code guerrier auquel se réfèrent les samourais.





MINAMOTO ET HOJO CANNIBALISENT LES INSTITUTIONS CIVILES

1180-1185

Le conflit larvé
entre clans

Taira et Minamoto dégénère en guerre ouverte, dite de Genpei (voir G&H n° 3, p. 72). À force de mariages et d'intrigues, ces deux clans issus de branches collatérales de la famille impériale se sont rendus indispensables sur l'échiquier politique. Après une période indécise durant laquelle une partition du pays est envisagée, les Minamoto lancent une grande offensive en 1183. Chassés de la capitale, traqués jusque dans leurs bastions de la mer Intérieure, les Taira sont finalement anéantis lors de la bataille navale de Dan-no-ura en avril 1185. Conflit fondateur, la guerre de Genpei marque durablement les esprits et inspire un nouveau genre littéraire épique, révélateur de l'évolution



culturelle. En 1192, Minamoto no Yoritomo, seigneur du clan vainqueur, reçoit le titre de *shogun*, « généralissime », chef suprême des guerriers, qui acquiert une valeur permanente. Yoritomo règne depuis Kamakura, dans la plaine du Kanto, à 60 km de l'actuelle ville de Tokyo — un changement important car il déplace ainsi le centre de gravité du pays. Il y fonde

une sorte de régime militaire, le *bakufu*. En appointant dans chaque province un gouverneur militaire, le premier shogun Minamoto double l'administration civile, qui commence à perdre du terrain. Peu après le décès de Yoritomo, la famille de sa veuve, les Hojo, fait main basse sur le pouvoir. En 1232 est rédigé le *Règlement de la justice shogunale*, qui fixe les droits et devoirs vassaliques.

1274-1281

Kubilai, petit-fils de Gengis Khan et conquérant de la Chine, exige la soumission du Japon. Éconduit, il ordonne

une reconnaissance en force en 1274, suivie d'un débarquement à grande échelle en 1281 qui échoue (voir G&H n° 11, p. 58), la flotte étant dispersée par un typhon opportun. L'invasion manquée plante cependant le premier clou dans le cercueil de l'idéal martial farouchement individualiste des samourais : ils ont subi de lourdes pertes face à l'implacable

Duel d'archers à Ichi-no-Tani en 1184 pendant la guerre de Genpei (ci-dessus) ou ronin de la bande des fameux « 47 » de 1702 : ces images nostalgiques, datant respectivement des xviii^e et xix^e siècles, mythifient les samourais alors qu'il leur est désormais interdit de combattre.

La « Voie du guerrier », ou *bushido*, est un code d'honneur protéiforme, variant selon le clan et la période. D'abord transmis de manière orale, il subit l'influence confucianiste et se cristallise au cours du xvii^e siècle autour de sept vertus cardinales : droiture, courage, bienveillance, courtoisie, sincérité, honneur et loyauté absolue.

Le *bakufu*, littéralement « gouvernement sous la tente », est une profession de foi qui rappelle les origines guerrières du régime shogunal : un camp militaire.

■ Empereur, shogun... Qui détient le pouvoir ?

Depuis l'avènement des samouraïs, la problématique de l'exercice du pouvoir est très complexe au Japon, où le souverain en titre n'est presque jamais celui qui gouverne effectivement. Dès le ^x^e siècle, l'empereur retiré s'appuie sur les guerriers pour manipuler son successeur, tirant les ficelles en coulisses depuis sa retraite dorée monastique selon la « loi du cloître », *Insei*. En 1192, le shogun s'arroge une bonne part des leviers du pouvoir, tout en dépendant toujours d'une investiture formelle du monarque. Au début du ^{xiii}^e siècle, le jeu des paravents se complique encore avec l'apparition du *shikken* – « régent », un poste créé par les Hojo pour régner au nom des Minamoto –, tandis que sous la dynastie Ashikaga au ^{xiv}^e siècle, le shogunat devient le jouet des grands féodaux. Au ^{xvi}^e siècle, Hideyoshi insère un nouvel écran en réhabilitant l'ancienne fonction de *taiko*, « régent retiré », restée étroitement liée à son nom. Si les Tokugawa n'innovent pas, l'intricable millefeuille politique redevient plus simple avec le retour aux affaires du souverain, sous l'ère Meiji. Mais la vieille et fâcheuse tendance des militaires à se réclamer de l'empereur, quitte à interpréter très librement ses volontés, aura de graves conséquences au ^{xx}^e siècle.

discipline collective des Mongols. En orchestrant la mobilisation contre ce péril mortel, le shogunat a étendu son bras jusqu'à Kyushu, mais au prix d'un effort financier qui va précipiter sa chute. L'école bouddhique du zen, introduite au Japon en 1192 et qui prône une ascèse martiale, gagne une influence considérable sur la caste guerrière.

La ruse de guerre n'est pas considérée comme indigne du samouraï, bien au contraire. À Kurikara, en 1183, pendant la guerre de Genpei, le clan Minamoto attache des torches aux cornes de bœufs afin de tromper l'ennemi Taira sur ses effectifs. Comme toujours, l'estampe (ici du début du ^{xix}^e siècle) est très postérieure aux combats.

1333 Criblé de dettes, discrédité par le népotisme, le régime des Hojo, le shogunat de Kamakura, s'écroule sous les coups des partisans de l'empereur Go-Daigo (1319-1338), qui entend redorer le blason de la Cour. Mais les temps



ont changé. S'estimant lésés, les samouraïs qui avaient soutenu la révolte déposent bientôt l'ambitieux. En 1336, le félon Ashikaga Takauji

écrase les loyalistes impériaux à la bataille de la rivière Minato avant de s'emparer du shogunat et d'installer





un autre empereur à Kyoto. Go-Daigo fuit sa capitale et installe dans les montagnes de Yoshino une cour concurrente dite « cour du Sud ».

LES ASHIKAGA, MÉCÈNES ET MARIONNETTES

1378 En s'établissant à Kyoto, Ashikaga Yoshimitsu, petit-fils de Takauji et shogun depuis 1368, entérine le rapprochement entre les maisons impériale et shogunale. Il parvient en 1392 à réintégrer la turbulente cour du Sud dans le giron de sa sœur aînée. C'est la fin du *Nanbokuchō Jidai*, la « Période des cours du Sud et du Nord », véritable guerre civile permanente. Bien que les institutions militaires continuent de phagocyter l'administration civile, la paix règne enfin, favorisant le développement culturel et économique du pays ainsi que de fructueux échanges avec le continent. Le somptueux Pavillon d'or, joyau du palais de Yoshimitsu, en est le précieux héritage.

1467-1477 La guerre d'Onin déstabilise le shogunat des Ashikaga,

devenus les pantins de seigneurs opulents. Après avoir réduit en cendres la moitié de la capitale, le désordre gagne les provinces, annonçant le début de la période Sengoku (« États combattants », en référence à la période chinoise antique des « Royaumes combattants »). De talentueux chefs de guerre s'y taillent des principautés à la pointe du sabre ; des ligues populaires, les *ikko-ikki*, se révoltent et optent pour l'autogestion en renversant l'ordre établi. Des clans entiers disparaissent, pendant que des gouverneurs à l'illustre lignage parviennent à se muer *in extremis* en *daimyo* (littéralement « grands noms »), grands féodaux à la fois seigneurs de guerre, mécènes et réformateurs qui vont dominer un archipel éclaté durant plus d'un siècle. L'effondrement du pouvoir central favorise une mobilité sociale sans précédent. L'historien britannique Stephen Turnbull évoque un « âge de fission », un état de guerre permanent débouchant sur une véritable révolution militaire (voir p. 48). Paradoxalement,

AU JAPON, LE FEU DE LA TERRE MODÈLE LA GUERRE DES HOMMES

Né de la collision de quatre plaques tectoniques, le Japon est – littéralement – une terre de conflits, bouleversée par les séismes (près de 400 recensés entre 599 et 1872) et les volcans (près de 120 en activité). Le relief tourmenté qui en découle joue un rôle politico-militaire important : les centres du pouvoir se concentrent dans deux zones de plaines favorables au peuplement et à la riziculture, la plaine du Yamato (région d'Osaka) et celle du Kanto (région d'Edo, future Tokyo). Logiquement, l'essentiel des grandes batailles, notamment celles de la grande époque du *xvi^e* siècle, se déroule entre ces deux régions clés. Cette concentration du pouvoir au centre de la grande île de Honshu explique pourquoi les zones rebelles où interviennent les batailles importantes des *xvii^e* et *xix^e* siècles (Shimabara, Aizu, Shiroyama) se retrouvent en périphérie. À noter que le Nord de l'archipel, très peu peuplé, est conquis tardivement : l'île de Hokkaido (anciennement Ezo) n'est véritablement colonisée et appropriée qu'après 1868, quand le gouvernement impérial nouvellement rétabli prend conscience de la menace russe en Extrême-Orient. Il faut aussi souligner la proximité avec la péninsule coréenne, à 125 km seulement de Kyushu. Ce qui explique les nombreuses incursions japonaises et les tentatives d'invasion mongoles de 1274 et 1281.



En 1543, un navire portugais s'échoue sur l'île de Tanegashima avec, à son bord, des **arquebuses** portugaises. En quelques années, ces armes sont produites en masse au Japon, où elles entraînent des changements militaires décisifs. À cette occasion, le **christianisme** débarque également dans l'archipel. Propagé par les jésuites, il connaît d'abord un grand succès populaire, tout en séduisant certains daimyos soucieux de s'attirer les faveurs de puissants alliés ibériques.

Avant-dernière dynastie impériale chinoise, les **Ming** chassent en 1368 leurs prédécesseurs mongols, les Yuan. Bâtisseurs de la Grande Muraille et isolationnistes, ils ratent le coche de l'expansion coloniale au **xvi^e** siècle. En 1644, les Ming sont renversés par de nouveaux conquérants, les Qing mandchous.

l'époque est également caractérisée par un remarquable essor artistique sous le patronage des princes.

NOBUNAGA, HIDEYOSHI, IEYASU : LES TROIS UNIFICATEURS

1560 **Bataille d'Okehazama.** Contre toute attente, Oda Nobunaga (1534-1582), daimyo mineur, taille en pièces l'armée bien supérieure en nombre des Imagawa qui marchait sur la capitale. Fort de ce succès, le jeune Nobunaga entre à Kyoto en 1568, accompagné du dernier des shoguns Ashikaga. L'étoile montante des Oda brise ensuite la force militaire du clergé bouddhiste en rasant en 1571 l'influent monastère du mont Hiei. Tacticien de premier ordre et politicien dénué de scrupules, Nobunaga ferraille contre *ikko-ikki* et féodaux, unifiant tout le centre du pays.

1575 À Nagashino, Nobunaga, aidé de son allié Tokugawa Ieyasu, élimine son principal concurrent, le clan Takeda, en dressant des fortifications de campagne à l'abri desquelles ses arquebusiers déciment la redoutable cavalerie ennemie. Pour l'historien britannique Geoffrey Parker (voir p. 49), il s'agit du premier cas documenté d'**arquebuses** tirant en volées massives et successives. Les méthodes impitoyables de Nobunaga lui valent cependant d'être trahi par l'un de ses généraux, qui force son suzerain

à se donner la mort en 1582 dans l'incendie du temple où il avait trouvé refuge. Le génial Hideyoshi (voir encadré ci-dessous) abat le traître et finit par s'imposer comme le successeur de Nobunaga en écartant les autres prétendants.

1592-1598

Toyotomi Hideyoshi, qui a réuni le pays sous sa coupe

et rêve de bâtir un empire panasiatique, lance ses armées à l'assaut de la Corée, intégrée à l'Empire chinois des **Ming**. 160 000 Japonais débarquent à Pusan et entament une campagne éclair vers la frontière chinoise, balayant les troupes régulières péninsulaires. Les lignes de communication maritimes sont toutes coupées par la marine coréenne, qui isole un corps expéditionnaire déjà aux prises avec une guérilla acharnée. L'entrée en lice des Chinois rejette les samouraïs à la côte. Rendu furieux par cet échec militaire et ce camouflet diplomatique, le maître du Japon ordonne en 1597 une seconde invasion, entachée par une escalade de la violence et dont l'objectif est de s'assurer des gages territoriaux. La mort de Hideyoshi en 1598 sonne le glas des hostilités. Cette première tentative impérialiste purge l'archipel d'une partie de l'excédent de guerriers, voire affaiblit, selon Stephen Turnbull, les daimyos convertis au **christianisme**, que le régime redoutait de voir former une cinquième colonne. Elle montre aussi les limites de l'invincibilité supposée du samouraï. Quant au projet d'évincer la Chine à la tête d'un Extrême-Orient sino-centré s'ouvrant au commerce

mondial, hypothèse soutenue par l'Américain Kenneth Swope, elle s'évanouit dans un bain de sang.

PAX TOKUGAWA, LE GANT DE FER DES DERNIERS SHOGUNS

1603 Après son triomphe à Sekigahara trois ans plus tôt face au parti de Hideyoshi, Tokugawa Ieyasu devient shogun (voir p. 47). Si le clan Tokugawa hérite du système mis en place par son prédécesseur, son avènement n'en signe pas moins le retour en force du *bakufu*, dont témoigne le transfert du pouvoir shogunal à Edo (voir p. 51). Homme d'État avisé et patient, Ieyasu transmet sa charge à son fils dès 1605, indiquant ainsi ses ambitions dynastiques. Ne reste plus qu'à se débarrasser de l'encombrante maison Toyotomi. C'est chose faite en 1615 avec la prise d'Osaka, où se suicide Hideyori, fils et héritier de Hideyoshi. Les Tokugawa instaurent un régime décentralisé, s'appuyant sur un réseau de vassaux dont les fiefs tiennent les axes stratégiques, encerclent les daimyos à la loyauté douteuse et servent de glacis protecteur aux domaines shogunaux. La pacification du pays et le contrôle étroit des clans se poursuivent avec le démantèlement de toutes les places fortes, à l'exception d'une par fief. Le *sankin-kotai*, qui oblige les grands féodaux à séjourner à la capitale shogunale un an sur deux, est institué en 1635. Les lourdes dépenses somptuaires qui en découlent empêchent efficacement la reconstitution d'armées...

1637-1638

La révolte messianique de Shimabara éclate à Kyushu

par suite des persécutions dont sont victimes les catholiques japonais. Le shogun écrase le soulèvement, dernier soubresaut des guerres civiles, et saisit ce prétexte pour en finir avec les chrétiens qui s'étaient associés aux défenseurs d'Osaka. Décrétée en 1641, la politique isolationniste du *sakoku* interdit toute sortie du pays sous peine de mort et restreint les échanges avec l'extérieur à quelques vaisseaux hollandais (les protestants sont jugés plus accommodants) et chinois.

1702

La vendetta sanglante perpétrée par 47 ronins,

contre le haut fonctionnaire de la cour

Hideyoshi, un « singe » visionnaire

Personnage clé du *Sengoku Jidai*, la période des États combattants, Toyotomi Hideyoshi en incarne à lui seul les bouleversements. Le « singe », comme le surnommait son suzerain Oda Nobunaga pour moquer son physique disgracieux, serait le fils d'un fantassin né en 1536. Brillant général, Hideyoshi entre au service des Oda puis gravit les échelons jusqu'à devenir le bras droit de Nobunaga. À la mort de son maître en 1582, Hideyoshi en capte l'héritage et parachève son œuvre – il reçoit en outre de l'empereur son patronyme de Toyotomi. Afin d'engranger les dividendes de la paix, il ordonne un arpentage général, qui donne lieu à une refonte du système fiscal. Dès 1588, il entreprend une « chasse aux sabres » – *katana gari* – prélude à l'édit de séparation des classes publié en 1591, qui somme tout combattant occasionnel de choisir entre l'épée et l'agriculture. Hideyoshi parvient ainsi – bel exploit – à pacifier un pays débordant d'armes après des siècles de chaos endémique. Bien que désormais stipendiés (en *koku*, unité de mesure du riz équivalant à la consommation annuelle d'un adulte) et ainsi plus dépendants de la Cour, les samouraïs sont les grands bénéficiaires du système qui leur offre le monopole de la force militaire. Promoteur de l'exploitation minière et du commerce avec l'Europe et la Chine, celui que l'historien américain Edwin Reischauer qualifie de « plus extraordinaire et éminent personnage politique au monde durant le **xvi^e** siècle » déploie une activité frénétique, jetant les bases d'un État moderne. Hideyoshi meurt de la peste le 18 septembre 1598, rongé par l'échec coréen et la hantise de voir son fils bien-aimé dépossédé. Crainte fondée : les réformes profitent surtout aux Tokugawa, qui violent leurs serments et évincent l'héritier de la jeune maison Toyotomi.





impériale qui a causé la mort de leur suzerain, divise l'opinion. Partagés entre la popularité des auteurs d'un crime d'honneur et le devoir de rendre justice, les magistrats shogunaux autorisent les coupables à pratiquer le *seppuku*, suicide rituel par éviscération (voir encadré p. 56). L'épisode illustre le sentiment d'injustice éprouvé par les guerriers que la privation d'emploi contraint de repenser leur position au sein d'une société apaisée. Il met également en relief l'ambivalence du régime face à ses obligés, alors même que les penseurs **néoconfucianistes** élaborent une idéologie d'État justifiant un ordre social strictement figé. Quelques décennies plus tôt, Yamaga Soko avait en effet forgé le concept du *bushido*, la « Voie du guerrier », pont jeté entre traditions orales préexistantes et valeurs morales chevaleresques désormais inculquées aux samourais.

DE MEIJI À HIROSHIMA : LE CRÉPUSCULE AVANT L'APOCALYPSE

1854 À la barre de ses « vaisseaux noirs » américains, le commodore Perry revient à Edo. Il y force la main du shogun, qui consent à rouvrir le pays (voir p. 51). Dans les années qui suivent, le Japon paraphe des traités avec les autres grandes puissances. La prise

de conscience du retard technologique accumulé produit un choc énorme. Il signe l'arrêt de mort du shogunat, renversé en 1868 par une coalition de clans du Sud favorables à la restauration du pouvoir impérial incarné par le jeune Mutsuhito (futur Meiji ; voir p. 53). Politique d'industrialisation, abrogation des restrictions de classes, processus constitutionnel : le nouveau gouvernement aux mains d'une oligarchie se lance dans une série de réformes visant à moderniser l'archipel à marche forcée, afin que celui-ci ne subisse pas le sort de la Chine, dépecée par les puissances coloniales.

1876 Après le rétablissement de la conscription, l'interdiction du port du sabre équivaut de facto à l'abolition de la caste des samourais. Devant cette disparition programmée, Saigo Takamori (1828-1877) mène une ultime révolte de guerriers, écrasée par une armée de conscrits plus moderne (voir p. 52). Quinze ans après son suicide, le « dernier samourai » est néanmoins réhabilité, transformé en parangon des valeurs traditionnelles martiales japonaises. Ce choix funeste, fait au nom de la réconciliation nationale, sème les graines d'une militarisation de la société, d'autant que les samourais ont toujours la haute main sur l'institution militaire et plusieurs **zaibatsu**, ces grandes firmes émergentes. Le slogan alors en vogue proclame



d'ailleurs « *Fukoku Kyohei* » : « Pays riche, armée puissante ! »

1947 Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les Alliés imposent au Japon une nouvelle constitution. Devenus repoussoirs, symboles des vieux démons militariste et nationaliste du pays, la figure du samourai et les ouvrages relatifs au *bushido*, largement instrumentalisés avant et pendant le conflit, sont frappés d'anathème par l'occupant. Le farouche guerrier n'a cependant jamais quitté l'imaginaire et l'inconséquent collectif nippons. ■

Les châteaux forts, faute d'artillerie, sont quasiment inexpugnables. Celui d'Akasaka (ci-dessus), brillamment défendu en 1331, tombe cependant quand ses sources en eau sont coupées...

À gauche, l'un des 47 ronins, héros d'une vendetta suicidaire érigée en modèle.

Littéralement « hommes vagues », les **ronins** sont des guerriers qui ont perdu leur suzerain ou que les expropriations consécutives au remaniement des fiefs jettent sur les chemins. Ils sont 400 000 en 1650 à vivre d'expédients ou de vol, au ban d'un système où ils n'ont plus de place.

Courant philosophique élaboré par le Chinois Zhu Xi au XII^e siècle, le **néoconfucianisme** prône une stricte hiérarchie sur des classes, appuyée sur l'« ordre cosmique ». Désireux de fournir un cadre moral à leur politique de contrôle social, les Tokugawa l'adoptent comme doctrine officielle.

Les **zaibatsu** sont les grands trusts apparus à la faveur du développement d'une industrie nationale au XIX^e siècle. Ils constitueront la colonne vertébrale du complexe militaro-industriel durant la Seconde Guerre mondiale.

Ces « hommes forts » enfantés

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Maurin Picard

Les samouraïs ne sont pas apparus subitement en 1192, avec l'avènement de la féodalité au Japon. Pour l'historien **William Wayne Farris**, spécialiste du Japon d'avant le shogunat, ils naissent au contraire d'une longue évolution depuis le VI^e siècle, influencée par d'importants apports étrangers.



William Wayne Farris est professeur d'histoire et de culture traditionnelle japonaise à l'université d'Hawaï à Manoa. Diplômé de Harvard en 1981, il s'est vite affirmé comme l'un des tout meilleurs experts mondiaux du Japon féodal et des samouraïs, dont il défend une apparition progressive et non soudaine, comme le soutient son compatriote Karl Friday.

Auteur de nombreux livres (voir bibliographie p. 57), on lui doit l'ouvrage de référence sur l'émergence des samouraïs : *Heavenly Warriors: The Evolution of Japan's Military, 500-1300* (Harvard Univ. Press, 1992).

G&H: Pourquoi les origines des samouraïs sont-elles si controversées ?

Tout dépend de la définition historique que vous donnez au terme samouraï. Si vous privilégiez la dimension de la science du combat ou plutôt celle, plus sédentaire, de propriétaire terrien. Dans le premier cas, vous remonterez au VI^e siècle de notre ère, lorsque les Wa (nom que se donnent alors les Japonais) apprennent à combattre à cheval, avec arc et flèches (voir p. 42). Dans le second cas, si l'on préfère définir les samouraïs comme des propriétaires terriens, alors ils n'ont pas existé avant l'an 1050, voire 1100. Ces origines sont floues, car les récits fiables sont rares. De 800 à 1100, notamment, une période cruciale pour l'émergence des samouraïs, c'est le trou noir.

Qui sont ces premiers samouraïs ?

En l'an 500, ceux que j'appelle les « hommes forts locaux » (*kuni*

no miyatsuka) sont au nombre de 120 tout au plus. Ils règnent sur un bailliage (*kuni*), possèdent des terres et pratiquent l'archerie montée. Leur statut est inférieur à celui des aristocrates civils (*kuge*) des cours impériales de Yamato puis de Heian. Mais ils vont devenir des guerriers professionnels pour servir dans l'armée impériale lors d'expéditions en Corée, ce qui leur permet aussi de mieux exercer leur autorité sur les paysans de leur *kuni*. Je subodore qu'ils sont rétribués de leur loyauté par le produit des pillages en Corée et la légitimité que leur confère l'alliance avec la cour de Yamato.

Ces proto-samouraïs bénéficient-ils autant de l'art de la terre que celui de la guerre ?

En effet, ils guerroyaient et en tiraient profit, mais s'assurent aussi d'autres sources de revenus : ils reçoivent un salaire et des indemnités liés à leurs fonctions de combattants

et d'administrateurs locaux. Et ils s'adonnent à des activités économiques, comme la production de sel et de chanvre. À partir du VIII^e siècle apparaissent des magistrats de district, puissants officiels locaux, cette fois au nombre de 550 dans l'archipel. Si personne aujourd'hui ne s'aventure à les qualifier de samouraïs (car on en sait très peu sur eux), ils tiennent leurs juridictions d'une même poigne de fer et utilisent des techniques de combat tout à fait comparables à celles des samouraïs : l'art du cheval et de l'archerie, du sabre et du combat individuel.

Comment acquièrent-ils cette science du combat ?

L'influence étrangère est évidente. Les expéditions des Wa en Corée, dès les IV^e et V^e siècles, visent à protéger les royaumes alliés de Paekche et Kaya qui fournissent tout ce dont l'archipel manque cruellement : le fer, les chevaux, le savoir-faire militaire, les outils agricoles, la joaillerie, l'or, la céramique et l'idée même d'écriture. C'est un véritable transfert de technologie. Mais cela tourne mal en 400, quand une expédition vire au désastre face au royaume coréen de Koguryo, plus au nord de la péninsule. C'est un traumatisme pour les Wa et une révélation : leurs fantassins sont mis en déroute par des masses de cavaliers vêtus de lourdes cuirasses – comme nous l'indique la stèle du roi coréen Kwanggaet'o (voir p. 43), sur le fleuve Yalu.

Une révélation ?

Oui, car désormais les Wa du V^e siècle appliquent les principes stratégiques de contre-riposte et de symétrie, qui les incitent à bâtir des systèmes militaires semblables à ceux de leurs rivaux. L'archerie montée érigée en art de la guerre trouve son origine dans ces affrontements avec les guerriers, craints et haïs, du Koguryo. L'équitation devient un « droit acquis » des *bushi* (guerriers). Le règne sans partage du cheval durera jusqu'au XIV^e siècle et l'apparition des *yari*, ces longues piques capables d'empaler

par la guerre et la terre

les chevaux et donc de contester la suprématie de ces archers montés.

La science du combat n'évolue-t-elle donc pas sensiblement ?

À partir de l'an 600, elle ne bougera plus guère jusqu'à l'avènement du shogunat en 1192 (voir *chronologie* p. 35). Équipement, armement et tactiques sont déjà en place : les guerriers combattent comme des archers montés et commandent des fantassins recrutés sur leurs propres terres. De nouveaux revers en Corée (660-663) face à la dynastie chinoise des Tang entraînent des améliorations tactiques : le recours à une infanterie de ligne disciplinée, une vraie marine de guerre, des mouvements terrestres et navals coordonnés. Les sabres, eux, s'incurvent (*wakizashi*) au contact des rebelles Emishi de Honshu (au nord-est ; voir p. 34) entre 770 et 810, selon le chercheur italien Carlo Giuseppe Tacchini. Les cuirasses s'allègent. Les talents équestres se peaufinent. Mais guère plus.

La menace chinoise des Tang qui pèse sur le Japon à la fin du VII^e siècle a-t-elle d'autres conséquences plus profondes ?

Elle entraîne une concentration du pouvoir, voulue par l'empereur Temmu (672-686), et une militarisation du régime, certes toujours dominé par des aristocrates civils. Les réformes structurelles engagées seront inscrites dans les codes Taiho (en 701 ; voir p. 34), d'inspiration chinoise, qui portent création d'une vraie armée, d'une garde aux frontières. Les descendants des *kuni no miyatsuko* s'intègrent dans ce nouveau dispositif. En 670, un recensement de la population a même déjà été décrété pour une mobilisation plus rapide de 100 000 à 120 000 hommes en cas d'invasion.

La tradition politico-militaire japonaise, qui engendra près de sept siècles de règne samouraï et le militarisme nippon du XX^e siècle, serait-elle d'inspiration chinoise ?

Sur le papier seulement car, dans les faits, c'est une autre histoire. Il y a des différences majeures entre le modèle politico-militaire chinois ultracentralisé et la « copie » japonaise du VIII^e siècle : les Chinois visent

à restreindre ou éliminer l'influence des potentats locaux, les empêcher de jouer un rôle militaire majeur, car ce sont eux qui ont causé beaucoup de troubles durant l'âge de la désunion, entre dynasties du Nord et du Sud (220-589). L'armée japonaise de l'ère Heian (794-1192), elle, s'appuie sur ces magistrats de district qui exercent un contrôle complet sur leurs juridictions et combattent eux-mêmes comme archers montés. Mais une grande partie des innovations tactiques de masse sera oubliée après l'an 800. La principale conséquence des codes Taiho est de mettre en exergue le rôle des magistrats de district, qui deviennent représentants armés du pouvoir central.

Cette influence chinoise va décliner et laisser place à une période de troubles et d'instabilité (800-1100). Comment cela se produit-il ?

L'ensemble des règles d'inspiration chinoise (et pas seulement militaires) sur la base des codes Taiho se désagrège sous l'effet d'une très mauvaise conjoncture économique, avec son cortège de calamités : famine et épidémies, guerres civiles provoquées par des notables locaux et magistrats de district moins obéissants, baisse subséquente de la démographie, réduction de la base fiscale et explosion des dépenses publiques.

Les futurs samouraïs émergent-ils de ce désordre ?

Jusqu'en 1100, ces guerriers n'ont jamais possédé un sens politique suffisant

pour déposer la cour impériale.

Au X^e siècle, Taira no Masakado a bien essayé de bousculer la hiérarchie en 935-940, mais il y a laissé la vie. L'affrontement entre les familles Minamoto et Taira, durant la guerre de Genpei (1180-1185), sonnera le glas de la prédominance du pouvoir civil aristocratique sur les grandes familles de guerriers. Mais pas en 1185, comme le suggèrent d'autres chercheurs : les samouraïs vont mettre un bon siècle à s'imposer définitivement, à la fin du XIII^e siècle, en jouant un rôle décisif dans le refoulement des invasions mongoles (1274 et 1281 ; voir p. 44). ■

La genèse des samouraïs en tant que combattants démarre à l'époque Azuka (538-710). Les guerriers y apprennent le maniement du grand arc appelé *yumi*. L'archer cuirassé monté (ci-dessous) est une importation de Corée, là où de tels guerriers ont infligé une terrible défaite aux fantassins Wa armés de lances de tradition antérieure. L'époque Heian (794-1192) consolide l'emprise des seigneurs propriétaires terriens (page de gauche). L'arc et la flèche restent l'apanage de cette élite de premiers samouraïs, servie par des fantassins recrutés sur leurs domaines.



Plume, acier et plomb : les trois

Par Éric Tréguier

Pas de samouraï sans son sabre ? Sans doute, mais c'est oublier que jusqu'à la fin du XIII^e siècle, ces guerriers ont été avant tout des archers montés, comme les cavaliers mongols. Et que l'arquebuse, à la fin du XVI^e siècle, a changé à son tour la physionomie des batailles. Retour sur sept siècles d'évolution tactique et trois arts du combat fort différents.



ILLUSTRATION : CHRIS COLLINGS/DIGITALARTS/MILITARY ARTS

Ce qui définit le samouraï avant le sabre ou l'arquebuse, c'est le *yumi* : un arc composite – bois et bambou (au centre, un modèle du XVIII^e siècle) –, long de 2 m, dont la poignée est placée à hauteur du tiers inférieur.

1 – DES ORIGINES AU XIII^e SIÈCLE : L'ARC ET LA FLÈCHE

Dans l'imaginaire occidental, le samouraï est vu comme un chevalier médiéval européen : protégé par une lourde armure et expert dans le maniement de l'arme blanche. Certes, son sabre, dont le plus connu est le *katana* (voir encadré p. 45), est plus recourbé, son armure n'est pas d'acier brillant, mais l'amateur des films de samourais imagine les batailles rangées au Japon un peu comme des Bouvines, des Courtrai ou des Azincourt à la sauce soja.

La réalité, on s'en doute, est fort différente et varie dans le temps (comme en Occident, d'ailleurs). Il n'existe pas un seul art de la guerre des samourais mais une série d'évolutions successives, que l'on pourrait résumer en trois grandes phases : l'archer monté, le cavalier de choc et le capitaine de mousquetaires. La première de ces trois époques commence à la fin du IV^e siècle. C'est la période dite Yamato (250-710) : le Japon est alors largement

sous l'influence — religion, écriture et cérémonial de cour compris — du modèle continental chinois (voir p. 34). L'armée impériale est ainsi constituée de fantassins levés dans les villages : tous les adultes de 20 à 59 ans sont susceptibles d'y être enrôlés. Le Japon est aussi en contact étroit avec les trois royaumes de la Corée voisine (voir p. 40), et notamment celui de Paekche qui alimente l'archipel en acier et en artisans qualifiés. Or, ce précieux allié se retrouve en lutte

mues du samouraï

contre les États voisins rivaux de Silla et Koguryo. En 400, une armée japonaise envoyée en soutien se fait écraser par l'armée du puissant roi **Kwanggaet'o** de Koguryo, richement pourvue en cavaliers...

Les Wa (voir p. 40), qui n'utilisent pas d'unités montées, retiennent cette dure leçon et les importent dans l'archipel. Cette réforme tactique va porter ses fruits dans l'interminable guerre d'usure que les troupes impériales mènent contre les Emishi, ces tribus rebelles du centre du Japon (voir p. 34) dont les troupes d'archers montés sont rapides et insaisissables. Pour les soumettre, il ne suffit pas cependant d'adopter leurs méthodes de combat. L'empire doit aussi améliorer l'inefficace appareil militaire.

Vers 730, l'empereur met en place un système qui perdurera plusieurs siècles et sera perfectionné par les pouvoirs successifs : en échange de leur service armé, il accorde des droits aux différents clans qui contrôlent les terres les plus éloignées de Kyoto. Le système fonctionne à merveille : les clans,

articulés autour de guerriers professionnels appelés *tsuwamono* ou *bushi*, repoussent les Emishi et finissent par les soumettre au IX^e siècle. Ils sont, en fait, les premiers « samourais », mot dérivé du verbe *saburau* qui signifie servir et désigne au début les gardes des demeures des notables.

L'ère du combat individuel

Mais en déléguant l'autorité militaire aux premiers samourais, le pouvoir central joue aussi avec le feu : les clans distingués en profitent pour acquérir prestige et fortune, en privatisant des terres qu'ils mettent en culture... ou en s'arrogeant celles d'autres familles ou communautés. Le résultat est la montée des rivalités entre clans, et les conflits, inévitables, qui s'ensuivent.

Les samourais de ces premières guerres claniques ne combattent pas seuls. Chacun d'eux fait partie d'un

ie, une « maison », d'une manière qui rappelle, mais en partie seulement, la chevalerie européenne. Il est protégé par une armure (un *dô*; voir ci-contre) et entouré de suivants, eux aussi protégés par des armures, mais plus rudimentaires (les *dô maru*). Ces *ashigaru* (« pieds légers ») sont coiffés, d'abord, d'un simple chapeau de feutre puis, à partir de la guerre d'Onin (1467-1477; voir p. 37), d'un casque *jingasa*. Jusqu'au XIII^e-XIV^e siècle, les armées japonaises sont des regroupements de *ie* : quelques centaines d'hommes, voire quelques milliers, qui combattent en petits groupes, selon un rituel bien précis. Les troupes à pied se disposent généralement derrière de grands panneaux de bois à l'épreuve des flèches. De ces remparts sortent alors les samourais qui viennent défier, en annonçant nom, pedigree et exploits, ceux du camp d'en face. Rituel essentiel : la récompense attribuée à la fin de la bataille — terres, riz, soieries... — dépend de la qualité de l'ennemi vaincu. Il y a gros à gagner en battant l'adversaire le plus redoutable. Une fois que celui-ci s'est fait connaître, le combat peut commencer. Le corps à corps est rare : il s'agit surtout d'une succession de duels d'archers à cheval, où chacun démontre sa prouesse au tir.

Les cavaliers étant bien protégés, le combat s'achève souvent par un retrait (« honorable »)

des parties, l'issue étant proclamée par accord mutuel. Si, cependant, un samouraï est tué, son adversaire (et les *ashigaru* qui courent à ses côtés) peut lui couper la tête et la rapporter comme trophée (voir encadré p. 44).

Ce modèle de guerre très formalisé se perpétue tout au long des rudes conflits qui secouent le Japon du XII^e au XIV^e siècle, à commencer par la guerre



■ Dô, la boîte à guerrier

Les guerriers sont protégés par des *dô*, armures qui vont évoluer par étapes. Les plus connues, les *yoroi*, pèsent environ 30 kg et sont des assemblages savants, des sortes de « boîtes » de bois, de fer, de cuir, de coton et de soie. Leur élément principal est une plaque ventrale en fer, avec deux renforts dans le dos et une jupe d'armes, formée de trois plaques de bois ou de cuir articulées, les *kusazuri*. L'armure est complétée par des plaques d'épaules (*sode*) et un casque, le *kabuto*, constitué d'une douzaine de plaques rivetées ensemble. Efficace et relativement léger, le *yoroi* a cependant un défaut : il réduit les mouvements. Tirer à l'arc à cheval n'est possible que du côté gauche et sur 45° maximum ! La cuirasse évolue donc pour mieux s'ajuster au corps et s'adapter à l'évolution de l'armement : les plaques ventrales en acier seront renforcées au XVI^e siècle pour arrêter les balles d'arquebuse et les *sode* considérablement réduites, pour libérer les mouvements d'escrime.

de Genpei (voir p. 35) qui oppose les deux grands clans émergents, Taira et Minamoto. Brutal, mais intelligent, le vainqueur Minamoto no Yoritomo, renforce la hiérarchisation de la société et récompense les clans alliés en leur concédant davantage encore d'autorité qu'ils n'en avaient jusqu'alors. Il fonde aussi un nouveau régime, le shogunat, qui relègue peu à peu l'empereur (associé aux Taira vaincus) à un rôle de pontife religieux.

Conquérant méconnu, le Coréen **Kwanggaet'o** (374-413) sort de son royaume de Koguryo (recouvrant l'actuelle Corée du Nord et le nord de la Corée du Sud) pour soumettre le sud de l'actuelle Mandchourie. Il vainc successivement les royaumes coréens du Sud — Paekche, Silla et Kaya — et leur impose sa loi.

Le *toppai jingasa* est un casque conique en peau renforcée et laquée ou en plaques de fer rivetées. Il devient emblématique des fantassins *ashigaru* lors des guerres de l'époque Sengoku à la fin du XVI^e siècle.



Ce paravent somptueux décrit la bataille de Sekigahara, qui en 1600 consacre pour deux cent cinquante ans la victoire du clan Tokugawa. Même à cette époque tardive, les têtes coupées (en bas du 2^e panneau en partant de la droite) restent un trophée de choix.

2 – DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE : LE SABRE ET LA LANCE

Avec Yoritomo, les samouraïs sont désormais, et jusqu'à l'aube du x^e siècle, les maîtres du Japon. C'est aussi l'époque où ils bâtissent leur légende, par le biais d'une littérature abondante où ces coupeurs de têtes aiment se présenter en preux chevalier. Ce qui transparaît dans ces récits confirme la prééminence de l'arc sur l'arme blanche. L'un des premiers

gunki (récits de guerre), la chronique *Shomonki monogatari* écrite vers l'an 1000 et qui liste de multiples batailles, ne fait que deux allusions à des combats au sabre. Et le *Heike monogatari*, chronique plus tardive de la guerre de Genpei, n'évoque qu'un unique épisode de combat monté au sabre. Le changement, à nouveau, vient de l'extérieur : en 1274, des milliers (peut-être 25 000, le chiffre est controversé) de soldats mongols, chinois et coréens débarquent dans la baie de Hakata, à Kyushu. Ils viennent conquérir l'archipel.

L'attaque a été décidée par le Mongol **Kubilai**. Il veut soumettre le Japon qui refuse de payer tribut. L'affaire débute mal pour les orgueilleux samouraïs : les envahisseurs ne respectent pas les règles du jeu. Le *Hachiman Gudokun*, un traité composé une génération après l'invasion, sous le règne de Hanazono (1308-1318), s'en plaint : « Dans notre façon de combattre, nous devons d'abord appeler

quelqu'un dans les rangs ennemis pour l'attaquer en combat singulier. Mais ils ne respectaient pas ces usages : ils se précipitaient en avant tous ensemble, saisissant n'importe qui et le tuant ! » Faisant fi des exploits individuels, les fantassins coréens et chinois et les cavaliers mongols, avec leurs grosses bottes et leurs longs manteaux renforcés de cuir et de métal, manœuvrent en masse, au son du tambour. Pire : ils utilisent des armes indignes, comme des catapultes et des explosifs incendiaires, qui paniquent hommes et chevaux.

Des archers montés aux cavaliers lourds

Heureusement, un coup de vent opportun (uniquement mentionné dans les sources chinoises) disperse la flotte ennemie. Les envahisseurs s'en vont. Mais c'est pour mieux revenir : en 1281, ils sont 140 000 (chiffre d'origine chinoise et sans doute

■ Ne surtout pas perdre la tête !

Pour les samouraïs victorieux, couper la tête de l'adversaire est le but ultime du combat. Dûment étiquetés au nom du vainqueur, les trophées sont exposés avec un soin jaloux : lavés, peignés, visages composant des rictus codifiés. Devant le général, les têtes peuvent ainsi s'aligner sur plusieurs mètres... Pour le vaincu, son clan et sa famille, perdre la tête signifie une perte de rang et tout est bon pour éviter ce déshonneur. Dans le *Heiji monogatari*, récit des premiers affrontements entre clans Taira et Minamoto en 1159-1160, un samouraï, Takiguchi Toshitsune, est touché à la gorge lors d'une bataille. Gravement touché, il glisse de son cheval, agonisant. Son maître ordonne alors à un vassal : « Ne laisse pas la tête de Takiguchi être prise par l'ennemi. Apporte-la moi ! » En entendant cela, le blessé tend alors son cou et dit au soldat qui lève son sabre : « Me voilà rassuré. Vas-y ! »

Avec l'arme blanche
et la discipline
collective, vient
le temps de la mêlée
et du choc.

■ Le katana, symbole du samouraï

Le *katana daïto*, au *xv^e* siècle, désigne un sabre à tranchant unique, destiné à frapper d'estoc et, surtout, de taille, évolution du *tachi* plus ancien, plus long et plus fin (*ci-contre*, *tachi* de cérémonie du milieu du *xviii^e* s.). Sa longueur est d'environ 90 cm. Il apparaît au moment où l'arc décline et entraîne l'apparition d'une escrime très particulière, où la rapidité et l'adresse sont décisives, portée à la perfection par le légendaire Miyamoto Musashi (v. 1584-1645). La lame est le fruit d'une métallurgie très sophistiquée, où l'acier, plié et replié, est progressivement purgé de ses impuretés et renforcé, sur son tranchant, par un acier plus dur. Il est accompagné d'un sabre plus court, le *wakizashi*.

Petit-fils de Gengis Khan, **Kublai Khan** (1215-1294) succède à son frère Möngke en 1260. Vainqueur de la guerre civile qui agite alors l'Empire mongol, Kublai soumet la Corée en 1260, puis fonde en 1271 la dynastie impériale chinoise des Yuan, avec pour capitale Cambaluc (Pékin). Grand constructeur, bon militaire et fin politique, Kublai achève la conquête de la Chine du Sud en soumettant la dynastie Song en 1276. Mais il échoue par deux fois au Japon en 1274 et 1281.

exagéré) à toucher le rivage, exactement sur le même site. Mais les défenseurs ont appris la leçon... « Après la première invasion, les Japonais ont fortifié Hakata. Ils ont construit le fameux mur qui barre toujours la plage et ont mis en place d'autres obstacles : des fossés, garnis de pointes. Et ces obstacles vont parfaitement remplir leur office », précise l'historien français Robert Calvet, spécialiste des samouraïs. À Hakata, face aux Mongols, les samouraïs n'ont d'autre choix que de se battre à pied, au milieu des simples soldats. Et ils font preuve d'initiative : ils harcèlent à bord d'une nuée de barques les lourds navires mongols. Pour ces abordages, les sabres japonais, qui n'ont pourtant pas encore atteint leur légendaire perfection, sont à la fête : ils découpent avec

facilité les lourdes brigandines (vestes de cuir renforcées de lames de métal), au grand étonnement des Mongols, dont les épées chinoises sont moins affûtées. Les exploits des samouraïs n'auraient sans doute pas suffi, si une tempête opportune, le fameux *kamikaze* (« vent divin »), n'avait anéanti la flotte d'invasion (voir G&H n° 11, p. 58). Le choc mongol toutefois est rude et révèle les limites des anciennes tactiques. Entre l'invasion mongole, la guerre de Nanbokuchō (1379-1399) et celle d'Onin (1467-1477), les archers montés vont donc céder la place, progressivement, aux cavaliers lourds. Armés de sabres et surtout de *yari*, lances de bois laqué d'environ 3 m, ils s'entraînent spécialement à charger en groupe les flancs des unités de fantassins et prennent goût au combat à pied. Avec la guerre d'Onin, les *ashigaru*, autrefois simples figurants et auxiliaires, ont acquis une importance cruciale sur le champ de bataille, avec la création d'unités au recrutement régional, entraînées à manier la pique, comme les envahisseurs sino-mongols de jadis. En 1467, Hatakeyama Masanaga, avec une

« phalange » de 2000 hommes, stupéfie le Japon en écrasant une armée de... 6000 à 7000 cavaliers, parmi lesquels nombre de samouraïs. Or, des *ashigaru*, il est possible d'en lever beaucoup, et de plus en plus, grâce à une démographie galopante : entre le *xv^e* et le *xvi^e* siècle, la population japonaise passe de 6 à plus de 10 millions ! Avec l'arme blanche et la discipline collective, le combat change radicalement : fini le temps des duels à distance, voici venu celui de la mêlée et du choc. « Lances et piques deviennent les armes principales du champ de bataille, confirme Thomas D. Conlan, professeur d'histoire du Japon à Princeton. Au *xiv^e* siècle, elles n'infligent encore que 7 % des blessures au corps à corps. Mais ce pourcentage passe à 74 % au *xv^e* siècle et même à... 98 % autour de 1600. » Cette année-là, à la bataille décisive de **Sekigahara** (voir p. 47), l'arc est devenu si rare que les chroniqueurs s'étonnent que le général Shimazu Yoshihisa ait pris la peine de s'en équiper... Mais l'avènement du sabre n'est pas tout : au milieu du *xvi^e* siècle intervient un changement plus radical encore.

3 – DU XVI^e AU XVII^e SIÈCLE : L'ARQUEBUSE

En 1543, un navire portugais est drossé par la tempête près de Tanegashima, au sud de Kyushu. Son capitaine rencontre le seigneur du lieu, Shimazu Tokitaka, auquel il vend une poignée d'engins aussi meurtriers que remarquables : des arquebuses à mèche dernier cri. Tokitaka est fasciné par l'arme, légère et bien plus précise que les modèles grossiers utilisés en Corée depuis 1377, et déjà connus des Japonais. De plus, il suffit d'une grosse semaine d'exercice pour la manier, contre deux à cinq ans d'entraînement pour l'arc...

« Les Japonais s'enthousiasment aussitôt pour cette nouvelle arme et, deux ans après son arrivée, les forgerons sont capables de la copier, de la produire de façon quasi industrielle

et même de l'améliorer, en inventant un petit cache, qui protège le bassinet rempli de poudre et permet de tirer, même sous la pluie », explique Robert Calvet. Un marchand portugais de l'époque, Fernão Mendes Pinto (1510-1583), s'étonne aussi de cet engouement pour cette arme qu'il explique par l'attrait « naturel des Japonais pour la guerre, à laquelle ils prennent plus de plaisir que toute autre nation... »

Les ashigaru au pouvoir

L'arrivée de l'arquebuse, baptisée *teppo*, accélère les changements en cours et bouleverse l'ordre tactique et social en renforçant encore l'importance des ashigaru. Car les progrès accomplis par les daimyos

dans l'exploitation agricole vont permettre de lever des armées quasi-permanentes. Cela sera facilité par le système de conscription, qui permet à tout seigneur de calculer précisément le nombre d'hommes que chaque vassal doit lui fournir, en fonction de la richesse qu'il tire de ses terres. Ce système fascine François Caron, un jésuite présent au Japon vers 1590 : « Celui qui a un millier de *koku* par an doit fournir, lorsqu'on lui demande, vingt fantassins et deux cavaliers. Ainsi le seigneur de Hirado [une île près de Nagasaki], qui a 60 000 *koku* annuels

À Nagashino, en 1575, l'alliance d'Oda Nobunaga et de Tokugawa Ieyasu doit la victoire à une innovation tactique : tirant en salves, abrités par des palissades, 3000 arquebusiers brisent les charges de cavalerie lourde du clan Takeda. L'arquebuse, ou *teppo*, présentée à droite est plus tardive : elle date du XVIII^e siècle, période de paix.

ILLUSTRATION : ANGUS MC BRIDE/OSPREY



doit fournir, ce qu'il fait facilement, 1200 fantassins et 120 cavaliers, plus les équipages du train nécessaires. »

Les armées ainsi rassemblées sont gigantesques : il n'est pas rare, pendant la période Sengoku, de voir plus de 60 000 soldats sur un même champ de bataille ! Dans les années 1590, Hideyoshi en enverra même 160 000 en Corée. « Au même moment, en Europe, l'armée espagnole, la plus puissante du continent, ne peut aligner que 30 000 hommes dont quelques centaines d'arquebusiers », relève Robert Calvet. Manier de telles armées et leur faire exécuter des manœuvres compliquées requiert un degré d'organisation considérable... Or, au XVI^e siècle, les Japonais sont parvenus à un niveau de maîtrise du commandement, de l'intendance et des communications qui ne sera atteint,

en Europe, qu'avec la Révolution française. Cette organisation, combinée à l'introduction des manœuvres de masse, des armes à feu et à la création de châteaux (voir G&H n° 15, p. 90), engendre au Japon l'équivalent d'une révolution militaire (voir p. 48).

Des armées servies par une immense logistique

Le XVI^e siècle, véritablement, marque l'apogée de l'art de la guerre japonais et d'une logistique comme on n'en a jamais vu. Chaque *ashigaru* transporte environ dix jours de riz avec lui. Mais il faut aussi pourvoir à la nourriture des chevaux, au transport des tentes, des flèches et des armures. Le système de conscription mis en place permet de lever des armées énormes, comme à **Sekigahara** et **Osaka**, où les combattants

Les samouraïs, descendus de cheval, se sont intégrés à la troupe.

arrière de la ligne de front, mais bien en vue de ses troupes. Il est signalé par les bannières de tous les clans alliés présents. « Protégé par sa garde personnelle — les *hatamoto* —, il est entouré de ses généraux qui relaient ses ordres », précise Robert Calvet. Des ordres transmis à l'aide de tambours (comme les grands *taiko*), de conques (*horogai*) et parfois de signaux graphiques (drapeaux de couleurs diverses), lorsque les manœuvres ont pu être prévues à l'avance. Sinon, l'état-major envoie des courriers (*tsukai-ban*) à cheval,

distingués par d'immenses *sashimono*, bannières accrochées à leur dos. Dans les armées de fantassins qui se sont imposées depuis la guerre d'Onin, une

grande partie des samouraïs sont descendus de cheval pour s'intégrer à la troupe. Ils encadrent les *ashigaru* ou sont déployés en masse, comme unités de choc. Ne pas s'y tromper cependant : à la fin de l'époque Sengoku, ce sont les dizaines de milliers de fantassins, et non les samouraïs, qui permettent au trio Nobunaga, Hideyoshi

Un **koku** est une mesure de riz supposée nourrir une personne pendant un an, soit environ 278 litres ou 150 kg.

La **bataille de Sekigahara** (21 octobre 1600) oppose Tokugawa Ieyasu à une alliance de capitaines loyaux aux dernières volontés du défunt Toyotomi Hideyoshi. Cette colossale bataille rangée oppose 170 000 soldats et samouraïs autour d'un carrefour stratégique au centre du pays, jusqu'à ce qu'une trahison donne la victoire à Ieyasu, sacré shogun en 1603.

La **campagne d'Osaka** (novembre 1614 à juin 1615) marque le dernier épisode de la conquête du pouvoir absolu par Tokugawa Ieyasu. À Tennoji, le 3 juin 1615, les 55 000 soldats de Toyotomi Hideyori, fils de Hideyoshi et ultime chef de clan encore en lutte, sont écrasés par les 150 000 hommes de Ieyasu. Hideyori, assiégé, sans espoir de secours, dans le château d'Osaka, se suicide. Son fils de 8 ans est décapité et les Tokugawa s'emparent du shogunat. Ils le conserveront jusqu'en 1868.

ne représentent que deux tiers des effectifs déployés. Sur le terrain, les unités combattantes ont besoin d'être à la fois bien coordonnées et bien déployées. Les formations en « aile de grue » ou en « écailles de poisson », décrites par les lettrés tardifs de l'ère Tokugawa (du XVII^e au XIX^e siècle), ne sont souvent que des élucubrations savantes tirées de manuels militaires chinois. Une étude minutieuse des paravents des XV^e et XVI^e siècles n'en montre pas moins une disposition des unités pas très loin de ce qui se fait en Europe et qui tient compte du terrain, de la fidélité de leur commandant et de leur spécialisation : des unités d'arquebusiers derrière des boucliers, protégées par des lanciers, des cavaliers sur les ailes... Point central de ce déploiement : la place des généraux. Membres de la famille ou alliés, ils sont signalés par de grandes bannières, qui jouent le rôle de point d'ancrage pour les troupes... et signalent aussi parfois l'opportunité d'une belle prise pour l'ennemi. Le commandant en chef établit son camp en

et Ieyasu d'unifier le Japon. Une nouvelle ère de paix s'ouvre alors. Avec le début du shogunat Tokugawa, le samouraï va devoir apprendre à troquer l'arc, le sabre et l'arquebuse pour d'autres armes, presque aussi redoutables : le pincesau du fonctionnaire et le boulier du comptable. ■

■ Le *teppo*, l'arme à feu née sur l'archipel

L'arquebuse japonaise, ou *teppo*, est une version améliorée et allégée du mousquet européen. Elle ne pèse que 7 à 8 kg, épargnant l'usage d'une fourche au moment du tir. Plus pragmatiques que les Européens, les Japonais standardisent bien avant eux calibres et balles (8,5 g environ). Le fonctionnement de ce *teppo* est simple. La détente actionne un ressort qui fait tomber la mèche sur un réservoir placé sur le côté du canon où se trouve la poudre d'amorçage. Laquelle enflamme, via un trou, la charge placée à l'intérieur de l'arme. La portée utile est d'environ 50 m, supérieure à celle de l'arc. Et avec un énorme pouvoir destructeur : en 1600, les *teppo* sont responsables de 80 % des blessures par projectiles.



La révolution militaire du XVI^e

Par Laurent Henninger

Naissance d'une infanterie populaire, irruption des armes à feu... À première vue, les mutations militaires survenues dans l'archipel nippon au XVI^e siècle ressemblent fort à ce qu'il se passe en Europe. Cette ressemblance est en fait plus apparente que réelle.



Princesse Mononoké, chef-d'œuvre d'animation de 1997 signé Miyazaki, fait de l'arquebuse un symbole de la révolution aussi puissante qu'un AK-47. Dans un décor planté au XVI^e siècle, l'arme est la clé de la défense de la « Ville du fer » dirigée par Dame Eboshi (ci-dessous). Héroïne de la modernité dans un monde féodal masculin, Eboshi rassemble sous son aile des lépreux et d'anciennes prostituées, force prolétaire de la forge opposée à l'archaïsme destructeur des samouraïs. C'est magnifique !



Pavie, 1525 : la cavalerie lourde de François I^{er} est surprise par les mousquetaires de Charles de Lannoy. Le roi de France est capturé, ses plus grands chevaliers capitaines sont morts. Autre temps, autre lieu : à Nagashino, en 1575, les salves d'Oda Nobunaga ébranlent la cavalerie lourde de Takeda Katsuyori et tuent huit de ses célèbres « vingt-quatre généraux ». Pavie, Nagashino, même combat ? Quelle fascinante ressemblance, en effet. Comme si, à 10 000 km et un demi-siècle de distance, et sans liaison apparente, était intervenue la grande mutation que l'historien britannique

Geoffrey Parker (voir encadré) qualifie de « révolution militaire ». Le phénomène observé au Japon mérite-t-il pour autant l'appellation ? Sur le plan des origines, en tout cas, le parallèle est frappant. Comme en Europe (voir G&H n° 10, p. 34), l'apparition des armes à feu — centre de gravité technologique de la « révolution » — est précédée au Japon par une mutation socio-politico-militaire qui voit apparaître et monter en puissance une infanterie

populaire, les *ashigaru* (voir p. 43). Ces derniers étant paysans ou artisans, il s'ensuit une importante ouverture sociale. Car pour assurer l'encadrement de ces nouvelles masses d'hommes, l'aristocratie samouraï ne suffit plus : la promotion d'hommes du peuple devient indispensable et l'aristocratie des cavaliers archers, lointain héritage steppique, y perd le monopole de la guerre. Pas rien !

L'arquebuse se répand telle une traînée de poudre

C'est sur cette base commune à l'Europe et au Japon qu'intervient le second épisode fondateur : l'irruption de l'arquebuse en 1543 (voir p. 46). Les Japonais connaissent certes déjà la poudre, par le biais des Coréens. Mais leur arsenal complexe n'a rien de comparable avec l'arme simple et rationnelle qui tombe entre leurs mains et qui répond idéalement à leur besoin : armer vite et bien des masses énormes de fantassins incultes quant au maniement des armes traditionnelles. Même si l'arc reste utilisé en parallèle, l'arquebuse, copiée et rationalisée par les excellents artisans locaux, se répand à une vitesse fulgurante. L'arquebuse n'est pas seulement facile à répliquer et à manier : elle

s'intègre au mieux dans la culture japonaise du combat, déjà centrée sur les armes de jet. Bien conscients de leur vulnérabilité, les *ashigaru* compensent la lenteur du rechargement en mettant au point des techniques de « feu roulant » (un rang tire pendant que les autres rechargent). Les Japonais innoveront ainsi dès Nagashino ce principe tactique fondamental que les Européens ne formaliseront systématiquement que vingt ans plus tard.

Si l'usage de la mousqueterie est en avance au Japon, l'artillerie rencontre en revanche moins de succès. Sans doute les métallurgistes locaux ont-ils plus de mal à fabriquer des tubes de gros calibre. Mais il peut s'agir également d'un choix : l'arme à feu collective répond bien moins à un besoin urgent que l'équipement de masses de fantassins. Ce double frein n'exclut pas l'acquisition de pièces (auprès des Chinois ou des Portugais), ne serait-ce que pour les sièges des forteresses. Ces dernières évoluent d'ailleurs — trait « révolutionnaire » important selon Parker — pour encaisser la menace : construites sur des soubassements inclinés invulnérables, elles absorbent le choc des projectiles (voir G&H n° 15, p. 90). Ces fortifications énormes abritent d'importantes garnisons, là encore comme en Europe.

siècle fait long feu



La révolution militaire, moteur de l'histoire mondiale selon Parker

Né en 1943, l'historien britannique Geoffrey Parker s'est d'abord fait connaître comme un spécialiste des armées du XVI^e siècle, avant de publier en 1988 un ouvrage devenu référence, *La Révolution militaire : l'innovation militaire et l'essor de l'Occident, 1500-1800* (rééd. Folio, 2013). Sur cette période de trois siècles qui voit apparaître les armes à feu, Parker explique comment la guerre forge les États modernes, forcés d'organiser et de financer par un système fiscal efficace des armées dont la taille et le coût ne cessent de croître jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Parker raconte également comment la technologie, navale notamment, ouvre aux Européens les espaces océaniques, pavant le chemin du colonialisme. Et formatant la planète sur laquelle nous vivons.

Mais elles n'entourent jamais de villes, au contraire de ce qui se pratique communément en Occident et systématiquement en Chine. La ressemblance avec la révolution militaire européenne ne s'arrête pas à l'intégration des armes à feu. Parce que l'équipement, l'organisation, le déplacement, le ravitaillement et la manœuvre d'armées de plus en plus nombreuses l'exigent, les campagnes et les opérations se complexifient. Comme sur le Vieux Continent, les ressources du pays sont presque totalement mobilisées, même de façon temporaire, tandis qu'apparaissent des corps de soldats spécialisés dans la logistique ou le génie. L'art du commandement s'enrichit de ceux de la planification, de la concentration des forces et de l'acquisition de la mobilité stratégique... Tout cela entraîne l'essor du réseau routier, mais aussi des classes sociales des artisans et des marchands. Parallèlement à l'évolution de la logistique, la tactique elle-même mue sur le champ de bataille, avec des conséquences profondes sur la structure sociale du Japon. Dans le but principal d'optimiser le feu, il faut qu'arquebusiers, fantassins porteurs de *naginata* (lances hallebardes), archers et cavalerie samourai apprennent à manœuvrer et combattre ensemble. Or, cette coordination passe par

l'éclatement des liens féodaux au profit d'une identité militaire plus liée à l'État (ou ce qui tend à le devenir) qu'à des individus, même prestigieux. Hideyoshi (voir encadré p. 38), le grand successeur de Nobunaga en 1582, doit une partie de son succès à sa capacité à mélanger dans ses unités des hommes d'origines diverses, qui n'étaient plus organisés et regroupés en fonction de liens féodaux, c'est-à-dire locaux, historiques ou familiaux. Même la chaîne hiérarchique perd ses caractéristiques de fière indépendance féodale pour devenir une machine de transmission automatique subordonnée au commandement.

La peur des masses

La liste des ressemblances, impressionnante, s'arrête cependant ici. Car la « révolution militaire » japonaise, à la grande différence de ce qu'il se passe en Europe, avorte au début du XVII^e siècle. Les élites japonaises finissent par redouter le monstre qu'elles ont engendré : la constitution de masses d'infanterie a beau être contrôlée, elle n'en produit pas moins un terreau fertile pour une possible révolution sociale, *a fortiori* dans un environnement politico-stratégique très mouvant. Cette crainte renforce la détermination de l'aristocratie à finir au plus vite les guerres civiles.

Avec la paix de 1615 vient d'abord l'unification politique sous l'égide du shogun Tokugawa Ieyasu. L'aristocratie de type féodal, turbulent et violent, devient un rouage de l'appareil d'État, désormais sous contrôle, et les samourais se fonctionnarisent, tout en s'emparant du droit exclusif de porter les armes (voir p. 38). Et le processus de modernisation s'arrête. Il ne reprendra que deux cents ans plus tard, à l'ère Meiji (voir p. 50). Ainsi, la « révolution militaire » au Japon ne dépasse-t-elle guère le cadre martial, différence fondamentale, incontournable, avec ce que l'on observe en Occident. Au pays du shogun, pas de naissance du capitalisme, pas d'émergence de nouvelles classes sociales comme la bourgeoisie, pas d'ouverture sociale capable d'accoucher d'une représentation populaire (même limitée). Et pas non plus de ces bouleversements anthropologiques qui conduisent par exemple en Europe à redéfinir progressivement la nature du courage guerrier. Enfin, on n'observe pas au Japon (ni en Asie, d'ailleurs) de réflexion intellectuelle et théorique sur la technique ni d'apparition de la pensée scientifique qui aboutissent à ce que les Occidentaux appellent « ingénierie ». Mot appelé pourtant à un bel avenir au pays du Soleil-Levant. ■



Des cendres du shogunat à celles d'Hiroshima

Par Bruno Biriotti

La caste des samouraïs est dissoute, non sans combats, à la fin du XIX^e siècle à la faveur de la restauration impériale. Ils ne disparaissent pas pour autant : saisissant les commandes de l'armée nouvelle de conscrits, c'est eux qui conduisent le Japon au désastre ultime de 1945.

Photographiés à la fin du XIX^e siècle, ces anciens samouraïs arborent fièrement les attributs d'un passé révolu. Leur caste a perdu le pouvoir depuis l'ultime révolte de 1877. Mais leur esprit va renaître au sein de l'armée impériale qui a causé leur perte.

On les appelle *kurofune*, les « bateaux noirs », et leur apparition le 8 juillet 1853 devant **Edo** n'augure rien de bon pour le shogun Tokugawa Ieyoshi. Le commodore américain **Matthew Perry** a l'impudence de réclamer l'ouverture du Japon au commerce étranger, interdit depuis le début du XVII^e siècle. Et l'Américain a de quoi appuyer ses exigences : ses

navires sont armés de canons obusiers tirant des obus explosifs — alors que le Japon en est resté aux bombardements du XVII^e siècle — et, grâce aux machines à vapeur, s'affranchissent du vent. Il y a pire encore : le moindre matelot américain a le droit de porter un fusil. Dans l'archipel où le métier des armes est l'apanage d'une minorité jalouse de ses privilèges, cette égalité choque profondément. Ieyoshi meurt le 28 juillet, laissant son faible successeur, Tokugawa Iesada,

devant une alternative : le Japon doit-il distribuer lui aussi des armes à tous les hommes en âge de servir ou en réserver le monopole aux seuls samouraïs ? Ce choix dépasse le cadre de la stricte défense nationale : une armée de conscription impose une refonte globale de la société, à la fois sociale, politique et même économique puisqu'il faut appuyer une armée moderne sur une industrie. C'est pourtant cette option qui est préférée, non sans résistances.



Le bouleversement qui intervient est incompréhensible sans mesurer à quel point le Japon de 1853 semble à l'écart du temps. Depuis la grande défaite des insurgés chrétiens en 1638, tout contact avec l'étranger est puni de mort, toute idée neuve condamnée comme dangereuse. Dans ce monde apparemment figé, le pouvoir appartient à des groupes bien hiérarchisés. Tout en haut, les daimyos, grands seigneurs, gèrent leurs domaines comme de petits États indépendants. Tous ne sont pas égaux : les fiefs des *fudai*, alliés aux Tokugawa, encerclent ceux des *tozama*, les vaincus de Sekigahara. Le shogun, lui, compte directement sur la fidélité de ses généraux, les *hatamoto* (« sous la bannière »), et des troupes qu'ils entretiennent. Les *gokenin*, chefs de guerre de rang inférieur, ne méritent pas les audiences du shogun. Enfin, il y a les samourais, au service de ces différents chefs : probablement trois millions, soit 10 à 15 % de la population. Des guerriers, ces samourais ? Même s'ils portent toujours les deux

sabres, symbole d'appartenance à la caste, et qu'ils commandent un *kumi* (groupe de combattants), ils n'ont pas combattu en plus de deux siècles de paix civile. Ils jouent, en fait, un rôle de fonctionnaires. Juges, maîtres d'école ou collecteurs des innombrables taxes qui écrasent les paysans, ils s'occupent aussi de commerce, d'agriculture ou de l'entretien des routes. En l'absence du daimyo, contraint de passer un an sur deux à Edo sous la surveillance étroite du shogun, ils jouissent d'une entière latitude pour remplir les caisses du fief. Ils sont lettrés mais le savoir ne les intéresse qu'à condition de trouver des solutions pratiques qui donnent des résultats immédiats dans l'exercice de leurs tâches.

Gare à l'impression d'immobilisme : la société des samourais, avant même l'arrivée de Perry, est en crise latente. L'insuffisance de la production agricole et le commerce en circuit fermé épuisent le pays, ce qui stabilise la démographie paysanne. Mais le nombre des samourais, à qui la nourriture est garantie, ne cesse, lui, de croître. Non seulement leurs clans sont appauvris par les dépenses somptuaires, mais un grand nombre d'entre eux se retrouvent sans emploi et se déclarent *ronins* (« sans maître » ; voir p. 39).

Concentrés dans les villes, à Osaka et Edo (déjà riche d'un million d'habitants), les ronins y ressentent échec et amertume. Une minorité, les plus ouverts, s'initie aux « sciences hollandaises », à travers les livres importés clandestinement. Le plus grand nombre, pétris de morale confucéenne, glose sur les classiques chinois ou épouse la mystique ultranationaliste de l'école de Mito (voir p. 53). La majorité végète dans les écoles d'arts martiaux ou vit d'expédients, voire du crime.

Le shogun contesté

Confusément persuadés que les Tokugawa sont responsables de leur déchéance, les déclassés rêvent de les renverser pour retrouver leur place au sommet. Le shogun lesada commet donc une erreur en sondant les daimyos sur l'attitude à adopter face à Perry. Cet aveu de faiblesse rallume la volonté de revanche des *tozama*. Avec une certaine duplicité,

ces derniers se déclarent hostiles à tout accord avec les étrangers. Mais, conscients que le Japon est incapable militairement de leur résister, ils défendent l'émergence d'un pouvoir fort autour de l'empereur, au détriment du shogun et au grand bénéfice de l'aristocratie de la cour de Kyoto, réduite au silence depuis des siècles. Les ennemis les plus extrêmes du shogunat se recrutent à Mito ainsi qu'au sud, dans les fiefs de Choshu (pointe sud de Honshu) et Satsuma

(sud de Kyushu). Mais le conflit dépasse le cercle étroit des grands daimyos pour embrasser la caste entière des samourais : il n'oppose plus seulement les seigneurs au shogun, mais aussi les

jeunes samourais de bas rang à l'establishment des clans. Commencent vingt ans de revirements, d'assassinats et de guerres civiles qui vont redistribuer les cartes du pouvoir. Le coup d'envoi du jeu de massacre est donné en 1858-1859 lorsque Naosuke Li, homme lige du shogun, purge dans le sang l'opposition aux traités d'ouverture au commerce étranger, signés en 1854 et 1858, ainsi que le parti pro-impérial. En représailles, Naosuke est pourfendu le 24 mars 1860 par un groupe de ronins venus de Mito et Satsuma. Malgré la répression féroce, les attentats similaires se multiplient



Frère d'Oliver, héros de la guerre de 1812 contre le Royaume-Uni, **Matthew Perry** (1794-1858) est l'un des principaux avocats de la vapeur dans l'US Navy. Il combat contre le Mexique en 1846-1847. En 1853, il force, sous la menace de ses canons, les Japonais à « étudier » un message du Président Fillmore réclamant un traité de commerce.

En 1603, Tokugawa Ieyasu abandonne Kyoto, où demeure la cour impériale, et décide d'établir à **Edo** le gouvernement shogunal. Au XVIII^e siècle, la ville prend de l'importance et atteint un million d'habitants. En 1868, Edo, sous le nouveau nom de Tokyo (« capitale de l'Est »), devient la capitale du Japon moderne, au sens où elle est la résidence du nouvel empereur Meiji.

Yamagata, le père de l'armée impériale



Né d'une famille de samourais de Hagi, capitale du fief Choshu, Yamagata Aritomo (1838-1922) est un jeune officier distingué par Omura Masujiro, organisateur de l'armée de Choshu. Envoyé en

Allemagne en 1869, où il est ébloui par le modèle prussien, il devient à son retour conseiller personnel de Meiji puis, en 1873, ministre de la Guerre. Grand vainqueur de la rébellion Satsuma en 1877, il est persuadé que la puissance japonaise repose sur une religion d'État et pousse à l'établissement du culte impérial. Il accroche ce culte dans l'armée à une mystique dérivée de l'héritage des samourais... dont il a pourtant fait démanteler la caste tout en faisant entériner ses décisions par les civils pour se protéger. Conscient de ses limites, il laisse l'initiative à ses subalternes, créant une culture où les grades inférieurs jouent les premiers rôles – on retrouvera cette faiblesse de l'armée nipponne au moment de Pearl Harbor. Yamagata, enfin, obtient que l'état-major central, sur le modèle allemand, soit indépendant du gouvernement et que les ministres de la Guerre et de la Marine soient des militaires. Autonome, l'armée peut mener sa propre partie, en l'absence de contre-pouvoir impérial, ce qui conduit tout droit aux options belliqueuses catastrophiques des années 1930. Premier ministre plusieurs fois à partir de 1889, maréchal en 1898, il pousse en 1904 à la guerre contre la Russie, dont l'issue victorieuse en fait un héros.



À Tokyo vers 1900, l'armée modernisée démontre le maniement des mitrailleuses.

au cri de « *Sonnô jôï* » (« Vénérez l'empereur, chassez les barbares »), frappant partisans de l'ouverture et étrangers : résidents, diplomates, marins, commerçants... En juillet 1863, la campagne terroriste prend un nouveau tour avec l'ultimatum posé aux étrangers par l'empereur Komei, contre l'avis du

shogun. Le clan Choshu ouvre le feu sur l'escadre internationale qui croise dans le détroit de Shimonoseki (voir carte p. 36). Les navires ripostent et détruisent les redoutes japonaises, tandis que la Royal Navy mène un raid punitif contre Satsuma. Ces combats, limités, convainquent surtout les daimyos de Choshu et Satsuma qu'ils ne pourront vaincre qu'en copiant les militaires occidentaux hier tant abhorrés. Le « *jôï* » (« chassez les barbares ») passe derrière le « *sonnô* » (« rétablir l'empereur »). Et c'est à un roturier — incroyable revirement ! — que le clan de Choshu confie la modernisation de ses forces. Fait samouraï, le médecin Omura Masujiro, qui parle allemand et anglais, crée des régiments sur le modèle prussien, les premières troupes formées hors de la caste des samouraïs depuis Sekigahara. Ces *kiheitaï* (« troupes de choc ») en uniforme de laine s'arment de 3000 fusils Enfield issus de la guerre de Sécession.

La formation des *kiheitaï* défie Tokugawa Iemochi (shogun de 1858 à 1866), successeur de Iesada, qui

menace Choshu en 1864 d'une expédition punitive. Les anciens du clan plient. Révoltés par cette capitulation, de jeunes samouraïs guidés par un officier formé par Omura, Yamagata Aritomo (voir encadré p. 51), renversent le daimyo de Choshu, tandis qu'un même mouvement chasse son homologue à Satsuma. Les grands seigneurs sont ainsi les premiers à disparaître de la scène, cédant la place à de jeunes samouraïs dans leur vingtaine.

Espoirs déçus de la jeunesse samouraï

L'année 1867 est décisive, avec l'émergence d'un empereur encore adolescent, Meiji, et d'un nouveau shogun, Tokugawa Yoshinobu. Ce dernier, conscient de son retard technologique, obtient de Napoléon III une mission militaire et plus de 100 000 fusils. Mais le 27 janvier 1868, c'est le choc : les *kiheitaï* de Choshu et Satsuma, armés de canons Krupp et mitrailleuses Gatling, déciment à Toba-Fushimi (voir carte p. 36) les 10 000 soldats du shogun.



Satsuma, 1877 : la dernière charge

La « guerre de restauration » qui démarre le 29 janvier 1877 oppose 40 000 samouraïs concentrés à Satsuma autour de Saigo Takamori (photo), héros de la guerre

de Boshin et ex-partisan de Meiji, à 300 000 soldats impériaux de Yamagata Aritomo. Si les samouraïs dominent le combat à l'arme blanche, ils manquent de canons, de fusils modernes et de munitions face à un ennemi bien armé et doté d'une stratégie intelligente : au choc frontal hasardeux, Tokyo préfère multiplier les débarquements qui enferment l'adversaire dans des poches, réduites ensuite par l'artillerie aux tirs réglés par ballon. Conscient du complexe d'infériorité de ses conscrits face aux terribles samouraïs, Yamagata fait creuser, comme en Crimée ou pendant la guerre de 1870, des retranchements sophistiqués et ordonne de tirer sur les unités qui reculent. Peu à peu usés, les rebelles se réduisent à la fin de l'été à un dernier carré de 300 survivants. Ils se suicident le 24 septembre à Shiroyama (extrême sud de Kyushu) après une ultime charge. Saigo, blessé, est achevé par un de ses lieutenants. La guerre a coûté 70 000 morts.



La guerre de Boshin (« guerre de l'année du Tigre ») est jouée. La résistance suicidaire du fief Aizu, ultime soutien des Tokugawa au nord de l'archipel, n'y change rien. Le shogunat est fini. Mais les samourais qui soutiennent Meiji vont bien vite être déçus.

Le grand dessein de l'empereur et d'Omura Masujiro, promu ministre de la Guerre, est de doter rapidement le Japon d'une défense forte et moderne, reposant sur une industrie de l'armement de type occidental. Il s'agit donc bien de confier des armes aux fils de paysans. Furieux, les samourais victorieux de la guerre de Boshin tuent Omura en 1869. Ce qui n'arrête pas les réformes. En 1870, un décret impérial instaure la conscription des hommes de 20 à 30 ans (puis de 17 à 40 ans en 1872), à qui l'on enseigne la doctrine modernisée par Yamagata Aritomo façon prussienne.

Parallèlement à l'ouverture de l'armée, Meiji et ses réformateurs s'attachent à neutraliser les samourais. Rabaisés au niveau des autres classes, ils perdent l'impunité

judiciaire et le droit de donner la mort aux roturiers irrespectueux. Le chignon, symbole de la caste, est interdit. À Kyushu, ancien bastion de la lutte contre le shogun, la réaction se concentre autour de très jeunes chefs. Des insurrections sérieuses éclatent, mais le gouvernement ne cède pas. En 1876, les allocations annuelles que perçoivent les samourais sont transformées en capital versé en une fois (et en obligations d'État, dévaluées aussitôt par l'inflation). Et le port du sabre est désormais passible de prison. Outrage suprême.

Cette fois, c'est le *casus belli*. À Kagoshima, capitale du fief Satsuma, les samourais déçus se concentrent. La rébellion éclate début 1877 (voir encadré p. 52). Ses revendications sont obscures, ses proclamations vagues. Son chef, Saigo Takamori, compte simplement marcher sur Tokyo, persuadé que l'empereur lui donnera raison. Imbu du mépris de sa caste envers l'armée nouvelle, Saigo n'a pas de plans de bataille. La surprise qui l'attend est rude. Sa troupe de bretteurs est écrasée et les samourais suicident symboliquement leur caste en ultime charge.

Une armée trempée dans le sang du dernier samourai

La fin de la révolte de Satsuma en 1877 est, officiellement, le chant du cygne des samourais. Mais ils n'ont pas perdu tout pouvoir. Celui de nuire, tout d'abord : les assassinats inaugurés en 1860 s'enracinent dans la vie politique. En 1878, le ministre de l'Intérieur et grand réformateur, Okubo Toshimichi, membre du clan de Satsuma et passé dans le camp de l'empereur, est tué. En février 1889, jour de la proclamation de la constitution Meiji, c'est au tour du ministre de l'Éducation Mori Arinori, originaire de Kagoshima, de tomber. Or, plutôt que de réprimer, le gouvernement choisit la réconciliation. En 1891, Saigo est pardonné et anobli à titre posthume. Par un curieux renversement voulu par le ministre de la Guerre Yamagata,

c'est Okubo, ministre assassiné, qui devient le traître, et Saigo un héros de la restauration, loyal jusqu'à la mort...

Ce que veut Yamagata, c'est forger un esprit de corps au sein de l'armée impériale en la dotant d'une morale. Il se tourne alors vers le mythe du samourai, sans égard pour la réalité historique. Et la survie des fameux guerriers n'est pas seulement assurée par la légende. L'Académie militaire moderne fondée en 1875

sur le modèle de Saint-Cyr a été confiée à d'anciens samourais.

Par cooptation logique, le nouveau corps des officiers tend à sélectionner des membres de la caste

en principe disparue, d'autant que le gouvernement, dans son optique de réconciliation, favorise le recrutement massif des anciens vaincus de la guerre de Boshin.

Ces familles de samourais du Nord du Japon fournissent une grande partie des officiers, parmi lesquels des ténors comme Ishiwara Kanji, âme de l'armée du Kwantung qui saisit la Mandchourie contre la volonté impériale en 1931 (voir G&H n° 17, p. 74), ou l'amiral Yamamoto Isoroku, l'instigateur de Pearl Harbor (voir dossier dans G&H n° 4). Ces hommes, animés par un cocktail idéologique combinant *bushido*, ultranationalisme, terrorisme et fascisme, vont mener le Japon au désastre de 1945, ultime épisode suicidaire d'une histoire multiséculaire. ■



Second fils de l'empereur Komei qui règne de 1846 à 1867, Mutsuhito (1852-1912) lui succède en 1867 sous le nom de Meiji Tenno (« gouvernement éclairé »). Son pouvoir restauré grâce à la guerre de Boshin et son trône transféré de Kyoto à Tokyo en 1868, Meiji orchestre, avec la constitution promulguée le 11 février 1889, la transformation de l'État féodal en monarchie parlementaire, sous supervision étroite d'une oligarchie de grands personnages, les *genro*.

Centre de la réflexion anti-shogun, l'école de Mito (à 100 km au nord d'Edo) élabore au début du XIX^e siècle une théorie refusant l'influence étrangère et appuyant la restauration impériale.



Le jusqu'au-boutisme, prétendument hérité du code de l'honneur guerrier, aboutit en 1945 au corps des kamikazes. Ultime avatar des samourais ?

CORBIS

Samouraï, un mythe sans

Par Benoist Bihan

Forgé par des guerriers interdits de combat, identifié au Japon alors qu'il se nourrit sans cesse d'apports extérieurs, défendant la rébellion au nom de la loyauté, le mythe du samouraï est celui de tous les paradoxes, caméléon sans cesse assorti aux couleurs de la politique.

Le terme de « **jingoïsme** » est tiré de l'expression « *We don't want to fight but by Jingo if we do...* » (« on ne veut pas se battre, mais par Jingo – mot évitant le nom tabou de Jésus –, si on doit... »), utilisée dans une chanson populaire anglaise à l'époque de la guerre russo-turque de 1878. Il qualifie une politique diplomatique appuyée par un bras (lourdement) armé.

C'est un guerrier lettré, aussi habile avec un pinceau de calligraphie qu'un *katana*; un maître juste et serviteur loyal, vivant pour le respect des obligations édictées par le « code du guerrier », le *bushido* (voir p. 35). Il est prêt à mourir pour maintenir ou restaurer son honneur, face à l'ennemi ou, au besoin, de sa propre main, par *seppuku* (voir encadré p. 56). Voici résumée, en quelques mots, la

figure convenue du samouraï, déclinée en innombrables pages, puis en kilomètres de pellicule, depuis la fin du XIX^e siècle. Une figure qui n'a, en fait, pas grand-chose de commun avec les guerriers des époques épiques de Genpei ou de Sengoku évoquées dans les pages qui précèdent.

La réinvention mythique de la caste guerrière japonaise débute en fait dès le XVII^e siècle, sous la domination des shoguns Tokugawa (voir p. 38). Dans un Japon quasi isolé du monde, enfin calmé après une interminable guerre civile, les guerriers désœuvrés sont dans une situation paradoxale : socialement dominants et devenus une caste en théorie fermée, seuls habilités à porter les armes et dotés d'un droit de vie et de mort sur les individus des castes inférieures, ils sont simultanément privés de leur vocation première, la guerre. Relais du pouvoir, courtisans, mais aussi pour les plus pauvres — ou ceux des clans vaincus à Sekigahara (voir p. 47), exclus des cercles du

pouvoir — professeurs enseignant les classiques de la philosophie chinoise, érudits ou médecins, les samouraïs apparaissent aux yeux de plusieurs d'entre eux comme décadents. Leur activité martiale se réduit alors aux écoles d'arts martiaux qui se multiplient et deviennent les creusets d'une première réinterprétation de « l'état de samouraï ».

Guerriers condamnés à la paix

Cette réinterprétation intervient au travers d'écrits généralement pétris de morale confucéenne. Le *Budo Shoshin-shu*, rédigé par un ronin (samouraï sans maître ; voir p. 39) devenu exégète des classiques chinois de l'art militaire, Daidoji Yuzan (1639-1719), publié au début du XVIII^e siècle, et le *Hagakure* de Yamamoto Tsunemoto (1659-1719), rédigé à la même période, en constituent sans doute les exemples les plus emblématiques. À l'inverse des traités antérieurs à l'avènement des Tokugawa, qui insistaient simplement sur les vertus militaires des *bushi*, les nouveaux

manuels justifient, par les vertus qu'ils prêtent aux samouraïs, leur statut social supérieur incarné désormais par leur constitution en une caste distincte. Le *bushido*, présenté comme caractéristique des samouraïs de toute éternité alors qu'il vient d'être formalisé, légitime le tout. L'objectif des traités est double : mythifier (déjà) la caste mais aussi réguler son fonctionnement. Sans renoncer à l'idéal martial d'une caste de guerriers occupée à faire tout sauf la guerre, il s'agit en effet d'en policer le comportement turbulent, y compris au prix d'injonctions paradoxales entre, par exemple, l'honneur et la loyauté — la résolution des contradictions étant en général apportée par la mort, souvent par suicide rituel.

Posant un samouraï intemporel, hors de tout contexte historique, ces « codes » fournissent un siècle et demi plus tard une précieuse matière première aux promoteurs d'un nationalisme japonais après l'écrasement de l'ultime révolte de Satsuma, en 1877 (voir p. 52). Cette fois, il ne s'agit plus de légitimer la supériorité d'une caste, que le gouvernement impérial a dissoute. L'opération vise d'abord à réunifier un pays divisé par plus d'une décennie de troubles et, ensuite, à lui trouver une nouvelle identité compatible avec les projets de modernisation, et bientôt d'expansion agressive, du nouveau régime de Tokyo.

Renaissance nationaliste

Dans ce nouveau programme, la figure du samouraï devient alors paradoxalement le relais de l'occidentalisation du Japon. Le *bushi* magnifié de l'ère Edo (celle des Tokugawa) fusionne avec le chevalier idéalisé de l'Europe du XIX^e siècle, toute à la redécouverte romantique de sa féodalité.

Il se colore en

même temps de militarisme prussien et de **jingoïsme** britannique, rapportés de leurs séjours en Europe par les élites nouvelles de l'ère Meiji qui commence. L'armée impériale, sous la houlette de son ministre Yamagata Aritomo (voir encadré p. 51), se fait rapidement le creuset de cet « esprit samouraï » appuyé sur le mythe de la classe théoriquement défunte pour en faire la clé de voûte de l'identité nationale du Japon moderne. C'est ainsi qu'après avoir symbolisé l'ancien régime du shogunat, le samouraï, encore un paradoxe, est invoqué comme figure tutélaire de la nouvelle ère.

Inspiré par Yamagata, l'empereur Meiji fait ainsi proclamer en 1882 un « Rescrit impérial aux soldats

Symbole du shogunat, le *bushi* devient la figure tutélaire de la nouvelle ère Meiji.

Des samouraïs au service de paysans ? Improbable ! Mais grâce aux *Sept Samouraïs* de Kurosawa (1954), les guerriers japonais retrouvent dans le monde une image positive.



IMAGE TIRÉE DE « LES SEPT SAMOURAÏS », AKIRA KUROSAWA (1954)/FENAC

IMAGES TIRÉES DE « RAN », A. KUROSAWA (1985)/STUDIO CANAL - « KAGEMUSHA », A. KUROSAWA (1980)/20TH CENTURY FOX - « LE DERNIER SAMOURAÏ », EDWARD ZWICK (2003)/WARNER

cesse renouvelé



Le mythe du samouraï s'enrichit en allers-retours incessants entre Japon et Occident. Avec les films *Kagemusha* (1980) et surtout *Ran* (1985), directement inspiré du *Roi Lear*, Kurosawa Akira intègre la tragédie shakespearienne à l'épopée guerrière japonaise. En 2003, l'Américain Edward Zwick fait carrément de Tom Cruise (en bas) le dernier samouraï.





Présenté souvent comme un solitaire amateur de duels et ne courant qu'après les honneurs, le samouraï apparaît assez peu au cinéma sous sa vraie nature de militaire. *Kagemusha*, qui reprend la trame de la lutte entre clans Takeda et Tokugawa autour de 1575, est l'un des rares films à rendre cette dimension.

et aux marins » (*Gunjin Chokuyu*) qui fait sien nombre des préceptes du *bushido* de l'ère Edo mais les mêle à des éléments de chevalerie occidentale, tels que décrits dans les « romans courtois » du *xv^e* siècle européen : loyauté absolue envers l'empereur, mais également respect des « inférieurs » (« la veuve et l'orphelin »), frugalité personnelle, ainsi qu'une reprise du thème de la « mort légère », déjà résumé dans le *Hagakure* dans l'aphorisme « la voie du guerrier est la mort ». S'y ajoute, en 1890, un « Rescrit impérial sur l'éducation » (*Kyoiku ni Kansuru Chokugo*) qui relaie les mêmes thèmes, en particulier la loyauté à l'empereur — dont la personne remplace les daimyos, grands

seigneurs de jadis — et le sacrifice de l'individu au salut de l'État.

Ce nationalisme montant éclate aux yeux des pays européens et de l'Amérique lors des deux guerres du Japon de l'ère Meiji, la guerre sino-japonaise (1894-1895) et surtout la guerre russo-japonaise (1904-1905) qui voit le triomphe apparent de « l'esprit samouraï » combiné aux armements modernes. Ces conflits, en effet, marquent le début d'une troisième étape dans la construction du mythe : c'est désormais à l'extérieur du Japon qu'il va prendre son essor et se renforcer, avant de venir réalimenter l'imaginaire japonais. Car si l'affrontement en Corée entre Russie et Japon marque le succès de Yamagata, et le début du basculement de l'archipel nippon dans le militarisme, il fournit également une audience internationale aux discours des réformateurs.

Nitobe cuisine le *bushido* à la sauce américaine

Un livre y joue un rôle clé. Il est écrit en anglais par Nitobe Inazo, un Japonais converti au christianisme, marié à une Américaine et installé en Pennsylvanie. *Bushido: The Soul of Japan* (*Bushido, l'âme du Japon*), publié en 1900, est un condensé des traités de l'ère Edo, remaniés par l'auteur pour mieux correspondre à l'audience

occidentale. Paradoxalement critiqué lors de sa parution au Japon, l'ouvrage devient un best-seller mondial, spécialement aux États-Unis. Il est lu en particulier par le Président Théodore Roosevelt, qui négocie alors la paix entre Japon et Russie.

« Teddy » Roosevelt, lointain cousin du Roosevelt de Pearl Harbor, n'est pas le seul captivé par Inazo. Son livre alimente de plus le « japonisme » croissant au sein des élites artistiques, politiques mais aussi militaires américaines et européennes. Ces dernières s'emparent en effet de cet idéal martial, qui fait écho à leurs propres obsessions, et se retrouvent, particulièrement dans les milieux conservateurs, dans l'idée d'une identité nationale intemporelle en butte à une modernité décadente ; de leur côté, artistes et esthètes adhèrent à l'idéal d'un guerrier poète ou calligraphe à ses heures perdues, un contraste qui correspond pleinement à celui d'une Europe artistique dont la vitalité angoissée se reconnaît dans les aphorismes sur la fragilité et la brièveté de l'existence. Plus prosaïquement, le samouraï sert à distinguer, dans la culture populaire, le Japon d'un autre Extrême-Orient bien plus vaste : la Chine. Et la forme sophistiquée de barbarie perçue dans le *bushido* explique non seulement comment les Japonais ont vaincu l'armée du tsar mais aussi comment Tokyo parvient à échapper aux griffes

■ Le suicide, de l'option à l'obligation

Appelé *seppuku*, le suicide rituel des samouraïs est accompli devant témoins, l'ouverture du ventre par un *wakizashi* (dague) étant généralement suivie de la décapitation par un assistant afin d'écourter l'agonie. Destiné à éviter au vaincu le déshonneur de la captivité, le *seppuku* est attesté de longue date, mais reste rare jusqu'à la chute des shoguns au *xix^e* siècle, et n'a rien d'obligatoire, même en cas de défaite. C'est seulement pendant la Seconde Guerre mondiale que le *seppuku* devient systématique, plus à cause de l'endoctrinement de type fasciste qu'à cause d'une réelle tradition. Le *seppuku* disparaît quasiment après 1945, mais conserve son pouvoir de fascination. C'est ainsi que, le 25 novembre 1970, l'écrivain Yukio Mishima se donne la mort après avoir incité les soldats japonais à (re)prendre le pouvoir. À noter qu'il existe une version féminine (par égorgement) du *seppuku* appelée *jigai*.

des impérialistes. La succession d'emprunts effectués par les Japonais aux discours européens permet en outre à chaque pays de s'y retrouver. Ainsi, les Britanniques, rivaux des Russes, voient dans l'archipel nippon une version extrême-orientale du leur. Et les Allemands y puisent la validation d'un modèle militariste calqué sur celui de Berlin, lui-même appuyé sur de nombreuses références médiévales.

Le samouraï devient idole fasciste

Dans les années 1920, les connotations militaristes de l'« esprit samouraï » version Meiji prennent une tournure fascisante. Le mythe du guerrier nippon méprisant (ou désirant) la mort et communiant dans un nationalisme tragique — où réapparaissent, en décalé, les angoisses de la modernité européenne d'avant 1914 — devient le socle d'une variante locale des totalitarismes en gestation dans le Vieux Monde. Cette nouvelle déviation du mythe ne fait qu'en exposer

plus clairement les contradictions. Ainsi les vertus du *bushido* servent surtout de paravent à l'insolence et à la brutalité avec lesquelles de jeunes officiers radicalisés imposent leurs vues, au nom de l'honneur et de la loyauté à un empereur dont ils trahissent pourtant ouvertement le gouvernement légitime. Le mythe samouraï, utilisé comme contrepoids au succès populaire du socialisme puis du communisme, sert non seulement à justifier la prise de pouvoir de ces défenseurs de l'État autoproclamés mais aussi, au sein de l'armée, à mettre en place un « gouvernement par le bas » exercé par les officiers subalternes. Ainsi, le respect formel de la hiérarchie masque en réalité la marginalisation des structures de commandement au profit de coterie rivales, fiefs autonomes au sein d'un État dont la modernité n'est finalement qu'apparente.

Le drame est que, tout à leur japonisme, Européens et Américains ne comprennent rien à l'évolution du pouvoir à Tokyo. La fuite en avant agressive, que sont la conquête de la Mandchourie puis le début de la deuxième guerre sino-japonaise en 1937, est ainsi perçue non comme l'œuvre d'une clique

militaire mais d'une nation entière de fanatiques dévoués à l'empereur. Cette erreur est encouragée, il est vrai, par la propagande officielle de Tokyo, qui caricature les préceptes du *bushido*, afin de simplifier l'idéal samouraï et le transformer en idéologie destinée à endoctriner un peuple entier. Fanatisme et incantations martiales ne font cependant que cacher le désarroi d'une nation trop vite précipitée dans la modernité.

Avec les atrocités commises en Chine, la fascination du mythe samouraï fait place à un effroi aux relents racistes, particulièrement après le début de la guerre du Pacifique, le 7 décembre 1941 : seul le *bushido* peut expliquer en effet les succès remportés par une nation barbare sur les armées occidentales. Ainsi la propagande alliée (aidée encore une fois par le discours de Tokyo) forge-t-elle une nouvelle image du samouraï. Mépris de toute

vie humaine, y compris de la sienne, barbarie généralisée et fanatisme nationaliste forment les piliers de cette légende noire, perpétuée

aujourd'hui par l'usage abusif mais systématique du terme de *kamikaze* pour toute forme d'attaque suicide.

Le masque noir s'éclaircit à nouveau

L'image sulfureuse associée aux crimes du militarisme nippon, ne dure guère au-delà de 1945 : la guerre froide limite au Japon le travail mémoriel et l'expurgation du militarisme sous tutelle américaine. Le mythe samouraï rebondit à nouveau, et toujours depuis l'étranger : le miracle économique nippon des années 1960-1970 est alors mis sur le compte d'un esprit spécifique aux cadres de l'industrie, *corporate warriors* (littéralement, « guerriers d'entreprise »), à qui la calculatrice tient lieu de *katana*. Et pendant que le *bushido* est promu dans les manuels comme méthode de management, le succès universel des arts martiaux achève de donner au samouraï la figure qu'il

a actuellement, au Japon comme en Occident : un guerrier romantique, exotique et picaresque, selon des codes inspirés de ceux du western, ultime contribution de l'Amérique au mythe qu'elle a tant porté.

Cette image sympathique (quoique toujours brutale) va-t-elle perdurer ? Voire. Nombre des contradictions présentes à l'orée de l'ère Meiji n'ont pas disparu. À l'heure où les rivalités s'intensifient en Asie — notamment entre Japon, Chine et Corée du Sud — renaît à Tokyo un nationalisme militant qui redonne une crédibilité politique à l'idée d'une « nation de samouraïs ». Pas tout à fait par hasard, cette réémergence masque un profond désenchantement : natalité atone, rupture générationnelle, crise culturelle entre tradition spécifique et occidentalisation... Comme dans les années 1920, la crise politique profonde se conjugue à un regain d'intérêt pour une histoire nationale mythifiée et volontiers résumée au *bushido*. Depuis les années 1980, l'ouvrage de Nitobe Inazo, enfin traduit en japonais, est devenu un best-seller dans l'archipel, tandis que de nouveaux avatars se multiplient outre-Pacifique. Après le tueur contemplatif incarné par Forrest Whitaker (dans *Ghost Dog, la voie du samouraï*, de Jim Jarmush en 1999), Keanu Reeves joue les Bilbo nippons auprès de *47 Ronins* (Carl Rinsch, 2013) égarés chez Tolkien... Protéiforme, véritable hybride culturel, la figure du samouraï refuse obstinément de retourner dans l'Histoire. ■

Pour en savoir + sur le dossier

- *Hired Swords, The Rise of Private Warrior Power in Early Japan*, Karl Friday, Stanford Univ. Press, 1992.
- *Samurai, Warfare and the State in Early Medieval Japan*, K. Friday, Routledge, 2003.
- *The First Samurai: the Life and Legend of the Warrior Rebel Taira Masakado*, K. Friday, John Wiley & Sons, 2008.
- *Hideyoshi*, Mary Elizabeth Berry, Harvard University Press, 1989.
- *Warriors of Medieval Japan*, Stephen Turnbull, Osprey, 2005.
- *The Samurai: A Military History*, S. Turnbull, Macmillan, 1977.
- *Histoire du Japon médiéval, le monde à l'envers*, Pierre-François Souyri, Perrin, 2013.
- *Le Crépuscule des samouraïs*, Julien Peltier, Economica, 2012 (2^e éd.).
- *Weapons and Fighting Techniques of the Samurai Warrior, 1200-1877 AD*, Thomas Conlan, Metrobooks, 2008.
- *Heavenly Warriors: the Evolution of Japan's Military 500-1300*, William Wayne Farris, Harvard Press, 1992.
- *Samurai: An Illustrated History*, Mitsuo Kure, Tuttle Publishing, 2002.
- *Une histoire des samouraïs*, Robert Calvet, Larousse, 2013 (rééd.).

